Accessions
157,484

Shelf No.
X G ~~334.1~~
304.60

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library!

NUMISMATIQUE

DU VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

NUMISMATIQUE

DU VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS,

OU

MÉDAILLES

DES BEAUX TEMPS DE LA GRÈCE :

OUVRAGE DÉDIE AU ROI

Et publié par C. P. LANDON, Peintre de S. A. R. M.gr le duc de Berry, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Conservateur des tableaux des musées royaux, correspondant de l'Institut de France :

ACCOMPAGNÉ

DE DESCRIPTIONS ET D'UN ESSAI SUR LA SCIENCE DES MÉDAILLES,

Par T. M. DUMERSAN, *employé au cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque du Roi.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

AU BUREAU DES ANNALES DU MUSÉE,
QUAI CONTI, N° 16.

1818.

XG.304
.60
v.1

157,284
May, 1873

AU ROI.

SIRE,

L'amour des lettres avait signalé vos jeunes années, au sein même des distractions qu'entraîne l'éclat des grandeurs humaines; les charmes de l'étude vous ont fait supporter moins douloureusement cette longue absence dont le terme vient d'assurer la paix et le bonheur de la France. A peine rendu à vos fidèles sujets, SIRE, *vous avez imprimé aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts, le mouvement d'une noble émulation, et surtout ce sentiment de leur propre dignité qui n'ose se manifester que sous un gouvernement paternel et légitime. Enfin,* SIRE, *des méditations ingénieuses, seules dignes d'occuper vos loisirs, savent encore adoucir,*

dans de courts momens de repos, les augustes et pénibles fonctions du pouvoir suprême.

Le Voyage d'Anacharsis *étant considéré comme une des productions qui ont spécialement illustré la fin du dernier siècle, j'ai essayé d'y joindre, comme supplément, ou plutôt à titre d'hommage, une suite de* Médailles des beaux temps de la Grèce; *supplément que réclamait, pour plus d'une raison, le savant ouvrage de l'abbé* Barthélemy.

Votre Majesté, SIRE, *en daignant permettre que ce recueil fût publié sous ses auspices, m'accorde un témoignage éclatant d'approbation. Cette haute faveur est la plus douce récompense de mon zèle.*

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté,

Le très-humble et très-fidèle sujet.

LANDON.

TABLE DES CHAPITRES

ET ARTICLES

CONTENUS DANS CE PREMIER VOLUME.

Avis de l'Éditeur..... pag. xj.
Introduction..... 1.

ESSAI SUR LA SCIENCE DES MÉDAILLES.

Chap. I. De la monnaie en général..... 11.
Chap. II. Causes de l'établissement de la monnaie. 13.
Chap. III. Des inventeurs de la monnaie, et du temps où elle fut établie..... 16.
Chap. IV. De la matière des anciennes monnaies.. 19.
Chap. V. Du poids et de la valeur de la monnaie des anciens..... 24.
Chap. VI. De la fabrication des monnaies..... 27.
Chap. VII. De la forme et des diversités remarquables dans les monnaies anciennes..... 31.
Chap. VIII. Du droit de battre monnaie..... 36.
Chap. IX. Des types..... 40.
Chap. X. Des inscriptions..... 42.
Chap. XI. Époques de l'art numismatique..... 46

DESCRIPTION DES MÉDAILLES.

	Planch.	Pag.
Panticapée, ville de la Chersonèse taurique.	1.	49.
Darique, monnaie de Perse.....	2.	53.

	Planch.	Pag.
Byzance, ville de Thrace	3.	55.
Marseille, ville grecque de la Gaule narbonnaise	4.	57.
Cyrène, ville de la Cyrénaïque	5.	59.
Thasos, île de la Thrace	6.	63.
Mitylène, capitale de l'île de Lesbos	7.	67.
Méthymne, ville de l'île de Lesbos	8.	71.
Caryste, ville de l'île d'Eubée	9.	73.
Érétrie, ville de l'île d'Eubée	10.	75.
Chalcis, ville de l'île d'Eubée	11.	77.
Athènes, ville principale de l'Attique.. 12,	13.	81.
Phocide, province de la Grèce	14.	87.
Delphes, ville de la Phocide	15.	91.
Alexandre Ier., roi de Macédoine	16.	93.
Archélaüs, roi de Macédoine	17.	95.
Philippe II, roi de Macédoine..... 18,	19.	97.
Amphipolis, ville de la Macédoine	20.	101.
Lete, ville de la Macédoine	21.	103.
Abdère, ville de la Thrace	22.	105.
Béotie, province de la Grèce	23.	107.
Tanagra, ville de la Béotie	24.	109.
Platée, ville de la Béotie	25.	111.
Thespies, ville de la Béotie	26.	113.
Oponte, ville de la Locride	27.	115.
Thessalie, province de la Grèce	28.	117.
Lamia, ville de Thessalie	29.	119.
Larisse, ville de Thessalie	30.	121.
Ambracie, ville de l'Épire	31.	123.
Leucade, presqu'île sur la côte de l'Acarnanie	32.	125
Acarnanie, province de la Grèce	33.	129

	Planch.	Pag.
Étolie, province de la Grèce.....	34.	133.
Mégare, ville principale de la Mégaride..	35.	135.
Corinthe, capitale de la Corinthie, dans le Péloponèse.....	36.	137.
Achaïe, province de la Grèce dans le Péloponèse.....	37.	139.
Eurydicée, ville de l'Élide.....	38.	141.
Messénie, contrée du Péloponèse...	39.	143.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES ET ARTICLES DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Tome I.er Page 22, note [a], ligne 2 :

ἀργύρια τὰ ἐε Δαμαστίῳ ;

lisez αργύρια τὰ ἐν etc.

Page 89, lign. 20 :

retracée ; *lisez* retracés.

Page 103, ligne 10 :

ΛΕΤΒΙΩΝ ; *lisez* ΛΕΤΒΙΟΝ.

Page 103, note 3 :

Lettere numismatiche, Berlino 1804, tomo sesto, p. 2 ; *ajoutez* et tomo settimo, pag. 15.

Page 127, note [2] :

Virgil. lib. 3, v. 274 ; *ajoutez* Æneid.

AVIS.

J'avais conçu d'abord le plan d'un recueil d'antiquités qui devait se rattacher, comme celui que je publie, au *Voyage du jeune Anacharsis*. Il eût offert une réunion très-variée de monumens propres à faire connaître les mœurs et les habitudes des Grecs dans leur vie privée; leurs armes, leurs vêtemens, leurs meubles, et une multitude d'objets à leur usage dans les cérémonies religieuses, les fêtes, les jeux et les arts. Enfin je devais y joindre un certain nombre de médailles de la plus belle époque de l'art. M. le chevalier Visconti, que je consultai sur ce projet, fut d'avis que les médailles pourraient fournir seules la matière d'un complément du *Voyage d'Anacharsis*, et former en même temps un ouvrage neuf, spécial, et digne d'intéresser toutes les classes de lecteurs. Je n'hésitai point à suivre les conseils d'un savant aussi distingué, dont l'opinion était pour moi une autorité. M. Visconti me donna une nouvelle preuve de bienveillance en prenant la peine

d'indiquer en très-grande partie la composition du recueil. Il eût de même revu tout l'ouvrage, si la mort ne l'eût trop tôt enlevé aux lettres, qu'il a honorées à tant de titres.

Le point essentiel était d'obtenir des dessins finis, corrects, et surtout empreints de ce style pur, gracieux et soutenu qui distingue les belles médailles grecques. M. *Nitot-Dufresne*, dessinateur habile et versé dans l'étude des monumens antiques, ne m'a laissé rien à désirer de ce qui pouvait, sous le rapport des formes et du caractère, contribuer à la perfection de la gravure. Ses dessins de médailles, au jugement des connaisseurs, sont les plus précieux que l'on ait encore faits dans ce genre.

Je n'ai pas été moins bien secondé dans l'exécution des planches, dont j'ai dirigé et suivi scrupuleusement tous les travaux. Mais les mêmes gravures étant l'ouvrage de plusieurs artistes à la fois, c'est-à-dire ayant été ébauchées par l'un, terminées par un autre, et retouchées par un troisième, aucune des planches ne porte le nom du graveur. Je me fais un devoir de réparer ici cette omission en citant les artistes qui ont

concouru à cette entreprise avec le plus de talent et de zèle : ce sont MM. *Bosq*, *Forster*, *Boutrois*, *Lacour* et *Sixdéniers* le fils.

C'est encore au choix de M. Visconti que je dois la coopération de M. Dumersan, qui, ayant bien voulu se charger des descriptions des médailles et de l'*Essai* qui les précède, n'a épargné ni temps ni recherches pour rendre ce travail utile et satisfaisant. Trop modeste pour se fier uniquement à ses propres lumières, il a cru devoir consulter, outre les auteurs qui ont anciennement écrit sur ces matières, ceux qui, de nos jours, propagent avec le plus d'éclat la connaissance de l'antiquité. Quelques savans se sont fait un plaisir d'aider M. Dumersan de leurs observations.

On a joint, dans le cours de l'ouvrage, des notes de renvoi aux chapitres et aux pages du *Voyage d'Anacharsis*. Ces notes se rapportent aux éditions in-8° *quatrième* et *cinquième*, données par *Didot le jeune*, les plus généralement répandues et les plus correctes.

Si le succès de ce recueil répond aux soins et aux précautions que j'ai dû prendre pour le

rendre digne du grand ouvrage sous la protection duquel je le fais paraître, je pourrai, dans quelque temps, reprendre mon premier projet. Dans cette intention, j'ai déjà mis en réserve plusieurs dessins de monumens, de costumes et d'antiquités, qui, pour le goût et la précision, ne sont pas inférieurs à ceux que j'ai l'honneur d'offrir aujourd'hui au public.

NUMISMATIQUE

DU VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE.

INTRODUCTION.

La Grèce et l'Italie ont laissé au monde de grands souvenirs. Athènes, dont Rome fut l'émule, porta au plus haut degré les sciences et les arts, et brilla autant par ses philosophes et ses artistes que par ses grands capitaines : mais les arts avaient pris naissance dans la Grèce; ils ne furent, chez les Romains, qu'une conquête, et la terre de Cécrops a conservé les avantages du droit d'aînesse sur celle de Romulus.

Le savant Barthélemy, dans le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, a tracé d'une manière aussi habile qu'ingénieuse l'histoire des plus beaux temps de ce pays célèbre. On aime à parcourir avec le jeune voyageur les villes de l'Attique; on croit voir la superbe Athènes; on s'instruit avec

Platon dans les bosquets de l'Académie ; on applaudit au génie en voyant couronner Sophocle, et on assiste avec enthousiasme aux jeux olympiques. Mais la lecture de cet ouvrage fait encore plus vivement regretter que les chefs-d'œuvre d'Apelle et de Phidias n'existent plus, que le Parthénon soit à demi détruit par les siècles, et que tant d'autres monumens de l'art des Grecs, moins heureux que plusieurs belles productions de leur génie, n'aient pas échappé aux ravages du temps.

Des monumens d'une haute antiquité nous sont cependant parvenus intacts ; ce sont les monnaies frappées dans la Grèce. Elles nous offrent la représentation des édifices, l'image des dieux devant lesquels se prosternait chaque peuple ; elles nous apprennent les noms des princes, des magistrats, et de quelques personnages célèbres : mais, par malheur, l'art monétaire fut moins souvent consacré à reproduire les traits des grands hommes qui illustrèrent leur pays que ceux de plusieurs princes dont le règne n'a marqué dans l'histoire que par le temps qu'ils occupèrent le trône.

Les monnaies des anciens, auxquelles nous avons donné le nom de *médailles*, nous présentent l'art depuis son enfance jusqu'à sa perfection. Ce sont peut-être les monumens les moins connus des gens du monde; et pourtant leur étude peut offrir un grand intérêt à ceux qui veulent compléter leur instruction.

Rien ne parle autant à l'imagination que ces objets heureusement échappés à la destruction, et qui semblent apporter au temps présent des preuves du temps passé. Les temples et les palais s'écroulent, les statues sont brisées; et tandis que les grands ouvrages de l'antiquité périssent, les petits glissent à travers les siècles et arrivent jusqu'à nous. Sur le métal frappé sont imprimées les preuves de la reconnaissance des peuples pour leurs bienfaiteurs; leurs noms passent à la postérité avec ceux des villes dont l'existence même nous serait inconnue, si un témoignage métallique ne nous en eût conservé les traces.

Outre cet intérêt historique, les médailles en ont encore un autre, celui d'offrir aux artistes des modèles d'exécution. Après tant de progrès dans les arts, nous sommes cependant inférieurs

aux anciens dans celui de la gravure des médailles. Le monnayage est très-perfectionné; la forme de nos pièces est régulière; mais les figures n'ont pas le beau caractère qui distingue celles des médailles grecques. La sculpture est parvenue à un degré qui nous permet de croire qu'elle peut atteindre un jour à la perfection de l'antique; la peinture est cultivée avec tant de succès, que l'école française ne craindra bientôt plus de rivales; et cependant nos graveurs de médailles ne sont pas encore près de la perfection des Locriens et des Syracusains.

La gravure en médailles est, comme la sculpture, un art plus simple et plus uniforme que la peinture; les petits effets pittoresques ne doivent point y trouver place. Dans le bas-relief d'une médaille, il ne s'agit point de tromper l'œil et de rendre la nature par une imitation exacte qui produise de l'illusion; c'est à la beauté des formes et à la pureté des contours que l'artiste doit s'attacher. La correction, la grâce, l'expression, contribuent à l'effet complet de cet art. Le goût par excellence se reconnaît dans l'unité de la composition, c'est-

à-dire dans la convenance et dans l'ensemble des parties destinées à former un tout. L'uniformité de la couleur du métal sur lequel travaille le graveur lui fait une loi d'être simple dans ses conceptions et correct dans l'exécution.

Comme l'éloquence se distingue de la froide narration par l'usage des ornemens qui appartiennent à la classe des expressions figurées, la poésie se distingue de l'éloquence par des expressions plus hardies, plus animées, plus métaphoriques encore; et c'est le goût qui établit la limite où doivent s'arrêter l'orateur et le poëte : de même il est une limite que le goût doit fixer, et où doit s'arrêter l'artiste pour parvenir à la vérité. Ces réflexions sont celles que doit faire le graveur de médailles. C'est en observant les modèles antiques qu'il pourra parvenir à s'en approcher: ceux que nous avons réunis dans cet ouvrage lui offriront plus d'un point d'étude et de comparaison.

En apprenant à connaître la science des médailles, on la trouvera d'autant plus intéressante, qu'elle offre des rapports avec toutes les études agréables, et qu'elle se lie aux arts, à l'histoire

et à la poésie. On a souvent regardé la numismatique comme une science austère et rebutante ; on verra dans ce recueil que les médailles antiques ne sont pas toujours de vieilles pièces rouillées et indéchiffrables ; mais qu'Apollon, Vénus, les Muses et les Grâces y sont parés de tout l'éclat de la divinité et embellis du charme des arts.

On pourra trouver quelque intérêt à rapprocher de l'*Atlas d'Anacharsis* ce recueil numismatique, qui rassemble les médailles de la plupart des villes importantes où séjourne le jeune voyageur. On doit y voir avec plaisir les portraits des personnages qu'il rencontre, les dates qu'il rappelle, les costumes et les usages qu'il décrit.

On y verra le style de l'art, dans les diverses contrées de la Grèce, subissant les mêmes révolutions que les peuples, variant comme leur fortune, et marchant avec eux vers la perfection, à mesure qu'ils atteignent à un plus haut degré de grandeur et de puissance.

Ce n'est point une frivole curiosité qui doit guider le voyageur. En parcourant un pays cé-

lèbre, il doit en étudier les mœurs, les lois, les sciences et les arts. Souvent aussi, craignant de confier à sa mémoire le dépôt des connaissances qu'il amasse, il consigne dans un journal tout ce qu'il recueille d'intéressant; et, de retour dans ses foyers, il occupe ses veilles à mettre en ordre la relation de son voyage; il se prépare ainsi, par son propre travail, d'utiles et d'agréables souvenirs. Il est encore d'autres impressions qui ont un attrait particulier: ce sont celles que font naître en nous les objets recueillis dans les lieux que nous avons parcourus. Elles flattent le cœur et exaltent l'imagination. Ainsi l'on aime à conserver un morceau de lave ramassé sur le Vésuve, une pierre arrachée à l'une des pyramides voisines du Nil, ou à mettre dans son herbier une plante cueillie sur la tombe d'un homme illustre. La vue de ces objets rapproche les temps et les lieux; elle donne au souvenir une existence plus réelle.

Supposons qu'Anacharsis, frappé de cette idée, ait recueilli les pièces de monnaie qui avaient cours dans les pays qu'il visitait, en choisissant de préférence celles auxquelles le

temps avait donné plus de rareté, celles qui lui offraient, dans une fabrication plus ancienne, les premiers essais de l'art monétaire, ou, dans leurs inscriptions, les caractères de l'écriture primitive, et qu'en suivant ainsi la marche progressive des arts et des connaissances humaines, il ait lui-même présidé à la formation d'une collection de médailles destinée à lui rappeler les souvenirs de son voyage : alors nous retrouverons avec lui, sur la monnaie d'un peuple, l'image du dieu dont il avait vu célébrer le culte, celle du grand homme dont l'histoire était encore présente à sa mémoire, du monument d'architecture qu'il avait visité, ou de la belle statue qu'il avait admirée dans un temple. Ainsi que lui, nous saurons trouver dans une pièce monnayée quelque chose de plus instructif et de plus intéressant que ne l'eût été un morceau de métal uniquement destiné au commerce et aux besoins de la vie. En classant ces monnaies dans l'ordre que Barthélemy a donné à la marche de son voyage, nous aurons la première idée d'une collection et d'un catalogue raisonné de médailles, et le plan de la *Numismatique du Voyage d'Anacharsis.*

Mais, comme la science des médailles, ainsi que toute autre, a ses élémens, surtout depuis que des hommes du premier mérite l'ont tirée du chaos où elle fut long-temps ensevelie, il est utile d'en donner ici une idée, d'après les habiles écrivains auxquels elle a dû sa splendeur. Nous ferons précéder la description des médailles qui se rattachent au *Voyage d'Anacharsis* par un *Essai sur la science des Médailles*, qui composera la première partie de cet ouvrage.

La seconde partie sera consacrée à l'explication des médailles dont elle présentera les gravures. Nous aurons l'occasion d'y faire remarquer la différence du travail selon le pays et le temps où la monnaie a été fabriquée. Les observations sur l'art seront accompagnées de recherches historiques ou littéraires; et, après avoir vu l'influence de la civilisation sur les institutions humaines, nous verrons l'influence de l'une de ces institutions sur le sort des hommes.

Les échanges étaient le plus simple et le plus juste de tous les moyens de trafic : par eux la richesse ne pouvait être que le fruit d'une active industrie ou d'un travail persévérant : le

métal monnayé paraît, tout s'achète et se vend. Celui qui donna le premier au métal une forme, une empreinte et une valeur de convention, changea les destinées du monde.

ESSAI

SUR LA SCIENCE DES MÉDAILLES.

CHAPITRE PREMIER.

De la monnaie en général.

La science des médailles est peu connue : il est donc utile d'en donner ici une idée qui fasse apprécier le degré d'intérêt dont elle est susceptible. Le nom de *numismatique* vient d'un mot grec[a] qui désignait la pièce de monnaie frappée par l'autorité publique, et connue par son poids et par sa valeur, pour servir au commerce.

Les anciens, qui donnaient souvent la figure humaine même aux choses inanimées, la donnèrent à la Monnaie personnifiée. Les Romains l'ont représentée sous la forme d'une femme qui tient une balance et une corne d'abondance, symboles de la richesse ou de la quantité du métal, et de la justice qui doit présider à son poids et à sa pureté. Sa figure se trouve sur un

[a] Νόμισμα. C'est le mot dont les Latins ont fait *nummus* et *numisma*. Jules Pollux, *Onomasticon*, l. ix, §. 79, dit que le mot *numisma* lui semble dérivé du mot νῶμμος, des Grecs Doriens, qui avaient habité l'Italie et la Sicile.

denier d'argent de la famille *Carisia*, au revers duquel sont représentés les instrumens du monnayage. On la trouve aussi sur les médailles frappées sous les empereurs romains, depuis Domitien jusqu'à Héraclius. Quelquefois on voit sur les médailles romaines trois femmes portant des balances : elles indiquent les trois métaux qui sont ordinairement employés pour fabriquer les monnaies. On lit autour les mots MONETA AVG., monnaie de l'empereur, ou AVGG., des empereurs ; et MONETA SACRA, monnaie sacrée.

Le nom de *moneta* vient de ce qu'on frappait les pièces de métal dans le temple de *Junon l'avertisseuse*, JUNO MONETA. Ce nom fut ensuite commun aux pièces de métal et à l'atelier où on les fabriquait.

CHAPITRE II.

Causes de l'établissement de la monnaie.

Le commerce commença par des échanges; mais quand il prit un grand accroissement, il fallut trouver des moyens de le faciliter, et on convint de donner une valeur à des signes représentatifs. Ces signes ne furent d'abord que des morceaux de métal, ou de toute autre matière, qui avaient un poids déterminé : telle fut l'origine de la monnaie. Platon lui-même ne l'interdit point dans sa République, mais il en exclut l'or et l'argent, et voulut qu'elle fût fabriquée avec le plus vil métal, afin que les autres nations ne lui portassent point envie, et qu'elle eût seulement le degré d'utilité convenable; celui de rendre les échanges faciles entre les commerçans, les ouvriers, les mercenaires, et les divers habitans de la ville.

L'utilité du métal marqué ayant été généralement reconnue, les Grecs, premiers auteurs de cette invention, la répandirent bientôt partout où s'étendaient leurs nombreuses colonies. Aussi, non-seulement la Grèce proprement dite,

mais encore la Grande-Grèce, qui comprenait la Sicile, les îles de l'Archipel, et les bords de l'Asie mineure, eurent-elles en peu de temps une grande quantité de monnaies qui se répandirent dans les pays situés vers le Pont-Euxin, dans l'Afrique, dans la Cyrénaïque, et enfin dans la Gaule et dans l'Espagne.

Les nations barbares, à qui le voisinage avait donné avec ces pays des relations commerciales, commencèrent par faire usage de monnaies étrangères; mais elles en frappèrent bientôt elles-mêmes. Celles qui habitaient au milieu des terres hésitèrent long-temps avant d'adopter cet usage, soit par ignorance, soit par éloignement pour la nouveauté, soit par mépris pour les inventions des autres.

Les peuples voisins des bords de la mer, tels que ceux de la Bætique [a], à qui des fleuves navigables donnaient une grande facilité pour le commerce, eurent beaucoup de monnaies qui remontent à une très-haute antiquité, tandis que les autres villes d'Espagne, qui sont situées plus vers le nord, nous en offrent très-peu, et encore presque toutes du temps des Romains [b].

[a] L'Andalousie, province d'Espagne, où coule le fleuve Bætis, maintenant le Guadalquivir. — [b] On doit en excepter celles de la ville d'Osca. Eckhel. doctr. num. t. 1. p. 27.

Dans la Bretagne [a], on se servait pour monnaies de morceaux de bronze non travaillé, ou de boules de fer.

Les Daces imitèrent d'abord les monnaies des Grecs, et après avoir été conquis par Trajan, ils adoptèrent celles des Romains, qu'ils copièrent ensuite servilement.

Les Carthaginois, si puissans, si commerçans, n'eurent pas, à ce qu'il paraît, une monnaie particulière. Ils conservèrent très-tard l'usage des échanges; et comme ils furent longtemps à demi-barbares, ils eurent de la peine à changer leurs coutumes, et se servirent de monnaies de cuir [b], jusqu'au temps où celles des Romains se répandirent par tout le monde connu.

[a] *Britannia*, aujourd'hui l'Angleterre. Cæsar *de Bello gall.* l. v. c. 12. — [b] Senec. de Benefic. l. v. ch. 14.

CHAPITRE III.

Des inventeurs de la monnaie, et du temps où elle fut établie.

Il n'est pas un peuple qui n'ait prétendu avoir été le premier inventeur de la monnaie, et chacun d'eux a trouvé un auteur pour appuyer ou consacrer ses prétentions.

Les Lydiens, selon Hérodote [a], frappèrent les premières monnaies d'or et d'argent. Les habitans de l'île d'Égine, d'après Ælien [b], réclament cette invention. Les Thessaliens l'attribuent à Itonus, un de leurs plus anciens rois, et le poëte Lucain rappelle cette tradition. [c] Un roi de Thessalie, dit-il, Itonus, fit le premier façonner sous les marteaux des morceaux de métal brûlant, soumit aux flammes l'or et l'argent, fit couler le bronze dans d'immenses fournaises, et les réduisit en monnaies.

[a] L. 1, chap. 94. — [b] Var. hist. l. xiij. ch. 10.

[c] *Primus, thessalicæ rector telluris, Itonus*
In formam calidæ percussit pondera massæ,
Fudit et argentum flammis, aurumque monetæ
Fregit, et immensis coxit fornacibus æra.
Pharsal. lib. 7. v. 402.

Les Romains, si l'on en croit Suidas, ont fabriqué les premières monnaies de bronze sous le règne de Numa [a]; mais, parmi les Grecs, les suffrages se réunissent en faveur d'un Argien, nommé Phidon. Les marbres de Paros viennent à l'appui de cette opinion.

L'origine de cette invention se perd dans la nuit des temps, et il est plus raisonnable d'avouer qu'il est impossible d'en connaître les premiers auteurs. Tout ce que l'on peut faire, est de présumer, en réunissant quelques passages des anciens écrivains, à quelle époque à peu près commença l'usage de frapper la monnaie.

On peut voir dans plusieurs endroits d'Homère qu'au temps de la guerre de Troie, les Grecs faisaient encore le commerce par échange. Il est vrai qu'Ulysse dit à Silène, dans Euripide [b], qu'il lui donnera *de l'argent;* mais c'est un jeu, une plaisanterie, un anachronisme permis dans une pièce satirique.

Si des temps héroïques nous descendons aux âges moins reculés, nous voyons que l'usage de la monnaie dut être fort ancien à Lacédé-

[a] Il fait venir du nom de Numa les mots *nummus* et *numisma*. *Suidæ Lexicon, vide* Ἀσσάρια.

[b] Προς τῷδε μεντοι καὶ νόμισμα δώσομεν.
Præter hoc, verò, pecuniam etiam dabimus.
Cyclope, v. 159.

mone, puisque Lycurgue y introduisit la monnaie d'or, d'argent et de fer[a], et que ce législateur vécut plusieurs années avant le commencement des olympiades, près de neuf cents ans avant notre ère. On ne sait cependant pas au juste si c'étaient des monnaies ou des poids; mais il est certain que les villes grecques se servaient de monnaies au temps de Solon, puisque dans ses lois il condamne à la peine de mort celui qui les altérera. Démosthène l'atteste dans son discours contre Timocrate : or Solon vivait dans la quarante-cinquième olympiade, et il était contemporain de Tarquin l'ancien, et de Cyrus, roi de Perse.

C'est à peu près à cette époque que l'on peut placer les plus anciennes monnaies de Rhégium[b] et de Zanclé[c]; et ce fut Servius Tullius qui apporta à Rome cet usage des Grecs et des peuples voisins de l'Italie.

Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que le métal commença à prendre une forme monétaire vers le commencement des olympiades, et que les monnaies où sont représentés Homère, Pythagore, Minos, Numa, Ancus, ne sont point de leur temps, mais qu'elles ont été frappées beaucoup plus tard en leur honneur.

[a] Plutarque, Vie de Lycurgue. — [b] Maintenant Reggio, en Italie. — [c] Cette ville prit ensuite le nom de *Messina*, Messine.

CHAPITRE IV.

De la matière des anciennes monnaies.

Les anciens employèrent, pour fabriquer leurs monnaies, l'or, l'argent et le bronze; mais ils ont aussi, quoique plus rarement, employé d'autres métaux. Les Spartiates et les Byzantins fabriquèrent des monnaies de fer [a], et si l'on n'en a retrouvé aucune, cela ne prouverait pas qu'il n'en a point existé, ce métal étant facilement détruit par la rouille. La même raison subsiste à l'égard des monnaies d'étain. Quelques-unes en plomb nous sont parvenues, et l'on en conserve dans plusieurs cabinets. Les Carthaginois se servirent d'abord de monnaies de cuir [b], et les Romains, de monnaies de bois, et même de coquillages [c]. Il serait intéressant de savoir si ces diverses matières furent employées comme l'or, l'argent et le bronze, et si elles reçurent de l'autorité publique un coin, une image et une valeur, sans quoi elles ne pourraient être assimilées à la monnaie.

[a] Pollux, l. vij, §. 106. Aristot. in œconom. l. ij, c. 2. Suidas, lexic. in verbo Ἀσσάρια. — [b] Suprà, p. 18. — [c] Suidas, lexic. vide Ἀσσάρια.

Les médailles de plomb sont de deux espèces : les unes ne sont, pour ainsi dire, que l'âme de pièces que des faussaires avaient revêtues de légères lames d'argent ; les autres avaient été fabriquées sans aucune fraude[a]; mais non pas comme monnaies : elles étaient destinées à servir de tessères ou de contre-marques. Quant aux autres matières communes, il est probable que c'étaient des monnaies représentatives faites dans des temps difficiles, comme les pièces obsidionales, ou le papier-monnaie, et qu'elles avaient cours dans un pays, sans être reçues par les étrangers.

Les monnaies anciennes ne sont pas toujours de métal pur ; cependant celles des temps les plus reculés sont celles où il y a le moins d'alliage. L'or, dans les médailles des Perses et des Grecs, est de la plus grande pureté possible. Lorsqu'il est mélangé, on lui donne le nom d'*electrum*. Il suffit, pour cela, qu'il y ait une cinquième portion d'argent : mais plus on avance vers notre temps, moins l'alliage devient rare.

On a beaucoup parlé du bronze, ou de l'airain de Corinthe, dont le mélange passe pour être l'effet du hasard. On raconte[b] que, lorsque cette

[a] *Voyez* Ficoroni, Piombi Antichi. — [b] Plin. l. xxxiv, §. 3. Petronius, satir. c. 50. Isidor. l. xvj, c. 19.

ville fut prise et incendiée, les statues, les vases, les ouvrages précieux d'or, d'argent et de bronze, furent fondus par la violence du feu; les métaux se mêlèrent et formèrent cette composition : mais Pline dit qu'avant le siége de la ville, les plus habiles ouvriers avaient fabriqué des statues de ce beau métal que l'on appelle airain de Corinthe; et rien ne nous porte à croire qu'il ait été soumis au coin et qu'on en ait fabriqué des monnaies. Toutes celles de cette ville qu'on a trouvées jusqu'à présent sont du cuivre le plus commun, et n'offrent aucune apparence d'un mélange d'or et d'argent.

Il existe une autre espèce de mélange auquel on donne le nom de *potin*[a], qui ressemble beaucoup à notre billon, et que l'on rencontre surtout dans les médailles de la ville d'Alexandrie en Égypte.

Avant le règne de Philippe II, roi de Macédoine, on ne trouve point dans la Grèce de médailles de rois en or. Les seules connues avant cette époque, sont les *dariques*, ainsi appelées du nom des Darius, rois de Perse. Cependant Hérodote[b] raconte que Polycrate, tyran de Samos, fit frapper des monnaies d'or. Ce prince était

[a] Jobert, Science des Médailles, t. 1, p. 42. Pellerin, Mélanges, t. 1, p. 225. — [b] L. iij, c. 56.

contemporain de Cambyse, et vivait plus de 500 ans avant J. C.

Les premières monnaies des villes de la Grèce sont toutes d'argent, et les plus anciennes d'Italie sont de bronze, excepté celles de Populonia, ville d'Étrurie.

Quant aux villes d'Athènes, de Thasos, de Damaste [a] en Épire, et quelques autres encore, il est tout simple qu'ayant eu en leur possession des mines d'argent, elles aient profité de cette richesse pour agrandir leur commerce et frapper leurs monnaies.

Ce qui arrive ordinairement aux peuples qui ne se contentent pas de la terre de leurs ancêtres, et qui vont porter hors de leurs frontières leur ambition et leur cupidité, arriva aux Spartiates et aux Romains.

Les uns, suivant les lois de Lycurgue, s'abstinrent de frapper des monnaies d'argent; mais ils remplirent leur trésor de celles qu'ils avaient conquises dans leurs guerres, et d'une telle quantité d'or, que l'on n'aurait pas pu, dit Platon, en trouver autant dans toute la Grèce.

Les Romains, après la guerre de Pyrrhus,

[a] Strabon dit, en parlant des villes d'Épire : πλησίον δέ πῃ καὶ τὰ ἀργύρια τὰ ἐε Δαμαστίῳ. *Alicubi in viciniâ et fodinae argenti, quæ sunt Damastii.*

unis aux villes de la Grèce par un commerce plus étendu, commencèrent à recevoir de l'argent, et bientôt en firent frapper chez eux.

Les Grecs, ruinés d'abord par les guerres des successeurs d'Alexandre, ensuite par celles des Romains, furent obligés d'employer plus généralement le bronze dans leurs monnaies; mais il est vraisemblable aussi qu'ils en adoptèrent l'usage, comme plus convenable aux petites acquisitions, pour lesquelles il aurait fallu des pièces d'argent si menues, qu'elles se seraient perdues trop aisément. On voit encore de ces pièces extrêmement petites parmi les médailles d'Athènes et de la Grande-Grèce.

Enfin, lorsque les Grecs furent soumis aux Romains, leurs vainqueurs ne leur permirent plus de frapper que des monnaies en bronze, ou du moins une très-petite quantité en argent.

CHAPITRE V.

Du poids et de la valeur de la monnaie des anciens.

Il est très-difficile de déterminer la valeur que l'autorité publique avait attachée à la matière et au poids des monnaies anciennes. Il ne nous reste sur ce sujet que des notions inexactes et confuses, d'abord par l'ignorance des copistes qui nous ont transmis le peu de notes arithmétiques que les auteurs anciens aient laissées, ensuite par le changement de valeur qu'ont éprouvé les pièces de monnaie en conservant les mêmes dénominations.

Les écrivains des siècles postérieurs, en employant les mots de *deniers*, de *sesterces*, d'*as*, en faisaient l'application aux monnaies de leur temps. Il faut que cette licence ait été très-commune pour que Justinien ait cru devoir la réprimer par un article de son code [a], où il dit

[a] *Verba superflua quæ in donationibus poni solebant, scilicet sestertii, numi unius, assium quatuor, penitùs esse rejicienda censemus. Quid enim verbis opus est, quæ rerum effectus nullus sequitur?* Cod. l. viij, tit. 54, l. 37.

que l'on doit cesser d'employer dans les donations ces termes superflus, puisque les mots ne sont suivis d'aucune réalité.

Les poids furent différens dans presque toutes les villes, et les écrivains se sont piqués de peu d'exactitude dans la manière dont ils ont présenté le rapport qui existait entre l'or, l'argent et le cuivre. Au milieu de ces incertitudes, il s'en présente une autre qui naît de la différence de poids qui existe entre les pièces les plus semblables, quoique l'on en trouve plusieurs avec l'indication de leur valeur.

Le *talent* était le poids le plus fort des Grecs. Il variait selon le pays. Le talent attique contenait 60 mines, la mine 100 drachmes; mais le talent et la mine n'étaient qu'un nom collectif qui exprimait une valeur. La drachme seule était un poids effectif, et on trouve plusieurs médailles de villes qui sont des didrachmes, tridrachmes et tétradrachmes, c'est-à-dire des pièces du poids de deux, trois et quatre drachmes.

Le *statère* d'argent valait quatre drachmes, et plusieurs auteurs l'assimilent au *sicle* des Hébreux. Le statère d'or est plus fréquemment cité par les auteurs anciens, et il répond à peu près à la double drachme attique. On trouve

aussi des pièces d'or équivalentes par leur poids à quatre drachmes, et plus.

L'obole était la sixième partie de la drachme attique [a]; c'était une monnaie de bronze [b]. On en composait les dioboles, trioboles et tétroboles, c'est-à-dire les doubles, triples et quadruples oboles, dont Pollux parle comme des monnaies usuelles des Athéniens. Il existait aussi des semi-oboles [c], des quarts d'obole, et même des pièces qui n'en étaient que la huitième partie. Le nom de *chalque* [d] qu'on leur donnait fait assez voir qu'elles étaient de cuivre.

[a] Pollux, l. ix, §. 76. — [b] Vitruve, l. iij, c. 1. — [c] Le mot ΗΜΙΟΒΕΛΙΝ, demi-obole, se trouve sur les médailles d'Ægium en Achaïe. — [d] χαλκοῦς.

CHAPITRE VI.

De la fabrication des monnaies.

Les monnaies des anciens sont, ou seulement coulées, ou fondues et ensuite frappées. De la première espèce sont les plus anciennes monnaies, ou plutôt les poids des peuples d'Italie; ce qui est assez visible par leur grandeur et la grossièreté du travail.

Quelques moules de médailles en terre cuite, que l'on a trouvés, ont fait croire à plusieurs antiquaires que les anciens fondaient ou frappaient indifféremment le métal; mais il est plus naturel de croire que ces moules servaient à des contrefacteurs pour fabriquer de la fausse monnaie.

Nécessairement, la fusion précédait l'opération du marteau. On préparait de petites boules de métal, sur lesquelles on frappait ensuite l'empreinte, et les traces de la fusion se voient souvent autour de la pièce frappée; c'est ce qu'on appelle *la barbe*. Savot pense qu'on commençait par mouler les pièces d'une grande dimension,

et qu'on les remettait au feu, afin que, la chaleur tempérant leur dureté, elles résistassent moins au coin et au marteau. Il ajoute que, suivant l'avis des meilleurs maîtres, les coins pouvaient ainsi durer et résister long-temps sans se casser[a].

Il est aisé de voir, par les médailles de deux métaux et celles où le cuivre est revêtu d'une légère feuille d'argent, que les anciens n'employaient pas toujours le procédé de la fusion. Le feu aurait formé un mélange qu'il eût été impossible d'empêcher; et puisque les anciens ont frappé ces pièces sans les couler, on ne peut nier qu'ils ne connussent les deux procédés. Il est indubitable qu'ils se servaient du marteau, puisqu'en parlant des monnaies, ils emploient les mots latins *ferire*, *cudere*, *percutere*, *signare*, et en grec les mots analogues, κόπτειν, χαράσσειν.

On en trouve encore une preuve dans les monnaies *incuses*, c'est-à-dire celles qui offrent le même type en relief d'un côté, et en creux de l'autre; ce qui provient de la maladresse ou de l'oubli de l'ouvrier, qui laissait une pièce sous celle qu'il allait frapper.

Souvent encore on remarque que l'empreinte

[a] Savot, Discours sur les Médailles, P. 1. c. 6.

ne se trouve pas placée au milieu du globule préparé pour la recevoir; ce qui n'aurait pas lieu si la pièce était coulée dans un moule.

Les médailles sur-frappées, qui laissent apercevoir l'ancienne empreinte sous la nouvelle, sont encore une preuve que le métal n'a pas toujours été préparé par la fusion.

Le creux que l'on aperçoit au milieu de quelques médailles de bronze provient d'une pointe adhérente à la matrice, et qui servait à y fixer le globule de métal par le premier coup de marteau. Enfin les fentes ou crevasses qui se trouvent au bord des pièces, et qui vont en diminuant vers le centre, ne peuvent avoir été produites que par la force de la pression.

Nous avons peu de renseignemens sur les instrumens du monnayage chez les anciens. Ils sont représentés sur un denier de la famille *Carisia*; on y voit une enclume, un marteau et des tenailles : on conserve dans plusieurs cabinets des coins antiques; celui de France en possède quatre, dont l'un est d'une forme curieuse et inconnue jusqu'à présent.

Quant à la formule *flando, feriundo*, la première expression doit s'appliquer à la préparation des globules de métal faits pour être frappés, et la seconde atteste qu'ils étaient livrés au

marteau pour recevoir l'empreinte du coin[a]. C'étaient les deux opérations principales de l'art du monnayage.

On appelle *flaons* les morceaux coupés dans une lame de métal fondue, et destinés à être frappés.

Il est utile de faire connaître ici les termes dont on se sert en numismatique pour la description d'une médaille.

La *face* est le côté où se trouve la tête ou le sujet principal; le *revers* est l'autre côté. Le *champ* est l'espace qui entoure la tête ou le sujet, et dans lequel est placée l'*inscription* ou *légende*.

Le *monogramme* est une figure qui réunit plusieurs lettres de manière qu'elles paraissent n'en faire qu'une.

On nomme *exergue* la partie inférieure de la médaille, celle qui est sous la figure qui occupe le milieu du champ. Elle en est quelquefois séparée par une ligne, et on y voit souvent une inscription.

Le *grennetis* est un encadrement formé de petits points ronds, et qui entoure la tête ou le sujet qui occupe le champ de la médaille.

[a] Les monétaires modernes donnent au *coin* le nom de *carré*. Le *marteau* a été remplacé par le *balancier*, qui exerce une pression beaucoup plus forte. Les anciens ne connaissaient pas la *virole*, qui maintient les bords de la pièce, et qui lui donne une forme parfaitement arrondie.

CHAPITRE VII.

De la forme et des diversités remarquables dans les monnaies anciennes.

FORMES DES MONNAIES.

La plupart des monnaies sont de forme ronde, à très-peu d'exceptions près; mais leur rondeur n'est pas toujours parfaite. Les plus anciennes monnaies sont presque globuleuses.

Celles de l'Égypte, sous les Ptolémées comme sous les empereurs romains, sont taillées en biseau comme un cône tronqué; mais cette particularité ne se remarque que sur les médailles de bronze. Quelques-unes de celles de la Judée présentent la même forme.

Des pièces de peu d'épaisseur, concaves d'un côté et convexes de l'autre, en tout métal, se rencontrent fréquemment parmi celles du bas-empire d'Orient : c'est ce qu'on appelle des médailles en forme de coupe, *numi scyphati.*

Carré creux.

Les plus anciennes monnaies, en assez grand

nombre, offrent des pièces dont le revers est entièrement occupé par un creux produit par une forte pression. Ce creux ne se trouve que sur les médailles grecques ; et plus il est profond et informe, plus la médaille annonce d'antiquité, et plus elle se rapproche de l'origine de l'art monétaire.

Le célèbre Barthélemy explique les différentes formes de ce creux dans sa Paléographie numismatique. Selon lui, lorsqu'on frappa les premières monnaies, on n'imagina de donner une empreinte qu'à un seul côté de la pièce, comme dans l'enfance de l'art typographique on n'imprima de caractères que sur un seul côté du papier. Mais comme on pouvait craindre que le morceau de métal destiné à être frappé ne s'échappât ou ne changeât de place sous les coups réitérés du marteau, on mit dessous un fer aigu pour le retenir; ce qui produisit cette cavité. Lorsque l'art eut fait quelques progrès, on lui donna une forme plus agréable : le creux devint moins profond ; on le divisa en plusieurs parties, et bientôt après ce fer reçut quelques figures, jusqu'au temps où les deux côtés de la médaille furent également bien travaillés.

Le petit trou rond que l'on voit sur quelques médailles, et entre autres sur celles des Ptolé-

mées, de quelques rois de Syrie, et de plusieurs villes de la Phénicie, est probablement la trace d'une pointe qui maintenait le métal.

Médailles incuses.

Parmi les monnaies *incuses*, c'est-à-dire en relief d'un côté et en creux de l'autre, les unes le sont par la faute des monétaires, et les autres ont été fabriquées ainsi exprès. [a] On trouve de ces dernières dans plusieurs villes de la Grande-Grèce, et particulièrement de la Lucanie.

Médailles dentelées.

On nomme ainsi des médailles dont le bord a été taillé en forme de dents ou de festons. On n'en trouve que parmi celles des rois de Syrie et des familles romaines.

Médailles sur-frappées.

Les médailles ont été sur-frappées lorsqu'un peuple a voulu s'approprier une monnaie étrangère, ou lorsqu'il a voulu changer la valeur de sa propre monnaie. Des princes ont fait frapper leurs monnaies sur celles de leurs prédécesseurs, surtout lorsqu'ils voulaient se hâter de signaler ainsi leur puissance, et qu'ils ne trouvaient pas assez tôt le métal nécessaire.

[a] Suprà, p. 28.

Cette particularité ne s'est pas encore rencontrée sur les monnaies d'or.

Il arrive aussi que le même type se trouve doublé lorsque la pièce a glissé de dessous le marteau, et que le second coup a marqué son empreinte à côté de la première.

Médaillons.

Les médaillons sont des pièces plus grandes que celles du module ordinaire, et qui sont souvent encore agrandies par un entourage qui leur sert d'ornement. Cet entourage est tantôt du même métal, et tantôt d'un métal différent; alors on appelle ces médailles *enchâssées*. Elles sont ordinairement d'un travail plus beau et plus soigné que les médailles du module ordinaire. Des pièces de deux morceaux de cuivre de couleur différente ont quelquefois été frappées après avoir été enchâssées, puisque souvent la légende est imprimée sur les deux métaux à l'endroit même de leur jonction. On ne trouve de ce genre de pièces que chez les Romains. Ce n'était sans doute qu'une affaire de luxe; il n'est pas probable que ces pièces eussent cours comme de la monnaie.

Les médailles d'or sont aussi quelquefois en-

châssées dans des bordures élégamment travaillées par les anciens eux-mêmes, et sans doute c'était pour les faire servir d'ornement. Il en est de même des médailles d'argent sur lesquelles il reste des traces de dorure.

De la patine, ou du vernis antique.

La patine, ou le vernis, est un des signes caractéristiques de l'antiquité des médailles. Sur les unes, la patine est de couleur verte; sur d'autres, elle est bleue ou brune, selon la nature du cuivre et celle du terrain où il a séjourné. Selon sa qualité, elle détériore une médaille ou ajoute à sa beauté. Quelquefois cette *patine* est si brillante et devient tellement inhérente au métal, qu'il serait impossible de l'entamer sans altérer la médaille qu'elle couvre. Les faussaires ont voulu l'imiter avec du sel ammoniac, du vinaigre, et des compositions factices; mais elle s'enlève toujours facilement, et il est aisé de reconnaître la fraude.

CHAPITRE VIII.

Du droit de battre monnaie.

De tout temps le droit de battre monnaie fut celui de la république. Le mot *autonomes*[a] est celui par lequel on a coutume de désigner les monnaies qu'un peuple ou une ville a frappées de sa propre autorité, et jouissant de tous les droits de sa liberté.

Les villes et les peuples qui se gouvernaient par leurs propres lois ne mirent jamais sur leurs monnaies d'autre nom que le leur; et lorsque nous trouvons sur des médailles les mots ΑΘΕ., ΘΕΣΣΑΛΩΝ, ΕΦΗΣΙΩΝ, nous voyons facilement que ce sont des monnaies frappées par l'autorité des Athéniens, des Thessaliens, des Éphésiens. Les monnaies les plus anciennes de Rome, au temps de sa liberté, ne portent d'autre inscription que le mot ROMA.

Les villes soumises à des rois obtinrent quelquefois la permission de frapper des monnaies, mais le plus souvent à la condition d'y placer

[a] De αὐτὸς et νόμος.

l'effigie ou le nom du prince auquel elles obéissaient.

Nous en trouvons des exemples sur les médailles des villes de la Phénicie ou de la Parthie, dont les unes portent les têtes des rois de Syrie, les autres celles des rois parthes. Aussitôt qu'elles eurent reconquis leur *autonomie*, soit par la force, ou à de certaines conditions, elles firent disparaître ces marques de servitude. C'est ainsi que nous voyons la permission de frapper des monnaies accordée à Siméon, prince de Judée, par Antiochus VII, roi de Syrie, en ces termes : « Je te permets de faire frapper ta propre monnaie dans ton pays [a]. »

Les Romains, après avoir conquis un pays et l'avoir rangé au nombre des provinces romaines, joignaient quelquefois aux libertés qu'ils lui laissaient celle de frapper sa monnaie. Ce droit se conserva sous les empereurs, et c'est pourquoi nous voyons leurs images sur les médailles de tant de villes. Les colonies romaines ne frappèrent non plus aucune monnaie sans permission, ainsi que le prouve l'inscription PERM. AVG., PERM. PROCOS. : « Par la permission de l'empereur, par celle du proconsul. »

[a] *Permitto tibi facere percussuram proprii numismatis in regione tuâ.* Machab. I, c. 15, v. c.

Rome libre n'accorda jamais le droit de battre monnaie, ni à aucun particulier, ni à aucun magistrat. Sylla lui-même, qui, pendant quelques années, en fut le tyran et viola toutes les lois, n'osa attenter à celle-là.

Si l'on voit sur les monnaies romaines quelques têtes d'hommes célèbres, il est constant qu'elles y ont été placées avec permission du sénat, et par les préfets monétaires, qui illustraient ainsi leurs familles.

César fut le premier auquel cet honneur suprême fut accordé par le sénat; l'exemple une fois donné, on continua de le suivre : et non-seulement les empereurs, mais les impératrices et leurs enfans eurent les honneurs de la monnaie.

Nous terminerons ici cette digression, les monnaies grecques étant le principal objet de cet ouvrage.

Ni les médailles des Grecs ni leurs écrivains ne nous ont rien laissé sur ceux qui étaient chargés de faire frapper la monnaie, tandis que les médailles romaines nous les font connaître. C'étaient des triumvirs monétaires, dont l'office s'y trouve rappelé quelquefois par cette inscription : III. VIR. A. A. A. F. F., que l'on traduit ainsi : *triumviri auro, argento, ære, flando,*

feriundo : « triumvirs pour faire frapper les flans d'or, d'argent et de bronze. »

Il est singulier que des artistes qui ont gravé des médailles dont nous admirons la perfection, n'aient point placé leur nom sur leur ouvrage, tandis que les graveurs en pierres fines y ont souvent tracé le leur. C'est dans un siècle barbare, sous les rois de France de la race mérovingienne, que l'on commence à trouver les noms des monétaires inscrits sur les pièces qu'ils ont fait frapper.

CHAPITRE IX.

Des types.

On entend par *type*, la figure, imprimée sur le métal, d'un objet quelconque, animé ou inanimé. On a trouvé beaucoup de médailles anciennes sans inscription, mais on n'en a jamais rencontré sans types.

Dans les commencemens de l'art monétaire, beaucoup de médailles n'offraient un type que d'un seul côté; l'autre était creux [a]. Bientôt ce creux reçut une forme; ensuite il fut orné de quelques figures; et enfin les deux côtés de la médaille devinrent aussi réguliers l'un que l'autre.

Les premiers types des médailles grecques furent des figures entières d'hommes, d'animaux, de plantes même. Ensuite l'on y trouve les têtes des dieux, des héros ou des hommes célèbres, et enfin celles des rois et des princes.

Sur les médailles autonomes, le revers s'accorde assez ordinairement avec le côté de la tête. Ainsi les dieux et les déesses y ont leurs attri-

[a] Suprà, chap. vij, p. 31.

buts, ou les animaux qui leur sont consacrés. A la tête de Jupiter on joint le foudre ou l'aigle; à celle d'Apollon, le trépied, la lyre, une branche de laurier; à Neptune, le trident; à Diane, un cerf ou un chien.

Quelques villes ont mis sur leurs monnaies des attributs particuliers : la chouette indique Athènes; le labyrinthe est représenté sur les médailles de Cnosse. D'autres ont choisi pour type les productions de leur territoire : les médailles de Métaponte portent un épi; celles de Cyrène, le silphium. Quelquefois on y trouve d'autres figures caractéristiques : les Macédoniens et les Béotiens ont représenté leurs boucliers. Plusieurs villes ont fait des allusions à leur nom, comme nous le verrons plus loin.

Les Romains employèrent les allégories et les symboles beaucoup plus que les Grecs, qui, par religion, ont presque toujours pris leurs types dans les objets de leur culte.

Outre le type principal, on voit sur les médailles des figures plus petites, que l'on appelle *signes monétaires*.

Les *contre-marques* sont des figures ou des lettres ajoutées après coup sur une médaille.

CHAPITRE X.

Des inscriptions.

Dans les commencemens de l'art monétaire, on ne voit sur les médailles ni lettres, ni inscriptions, ce qui est cause que nous ignorons la véritable patrie de beaucoup de pièces des siècles les plus reculés; heureusement, on en a trouvé de semblables avec des inscriptions qui ont servi à reconnaître les autres. Par exemple, on avait long-temps ignoré de quelle ville pouvaient être les médailles de fabrique sicilienne, qui n'avaient pour type qu'une feuille d'*ache*, lorsque l'on en trouva une semblable qui portait les lettres ΣΕΛΙ, et qui les fit attribuer à la ville de Sélinunte.

Quoiqu'il soit plus rare, dans les âges postérieurs, de trouver des monnaies sans inscriptions, cela arrive dans les villes qui avaient un type fixe et certain, duquel les autres ne se servaient point.

C'est ainsi que l'on voit le silphium sur les médailles de la Cyrénaïque; la rose à Rhodes; un vase d'une certaine forme à Cumes d'Éolide;

le bouclier béotien à Thèbes. Tel est aussi l'usage des types parlans.

Cardia, ville de Thrace, a pour type un cœur [a]; l'île *Clide*, une clef [b]; *Rhodes*, une rose [c]; *Side*, une grenade [d]; *Sélinunte*, une feuille d'ache [e]; *Ancone*, un coude *f*.

Il y a cependant des villes qui, dès l'origine de leurs monnaies, y ont inscrit leurs noms; quelques-unes se sont bornées à la lettre initiale ou au commencement du mot. Les inscriptions les plus simples sont celles des républiques, ou celles des premiers âges. Lorsque les royaumes et les empires deviennent plus puissans, qu'ils sont dépravés par le luxe, ou qu'ils penchent vers leur décadence, les inscriptions deviennent diffuses, emphatiques, et pleines d'expressions adulatrices qui caressent l'ambition et la vanité des princes.

Ces inscriptions sont ordinairement tracées de gauche à droite, comme notre écriture ordinaire. Il y en a cependant plusieurs qui sont tracées dans le sens opposé, et qu'en conséquence on nomme *rétrogrades* : il s'en trouve sur les médailles les plus anciennes des Grecs; sur les monnaies des Étrusques, des Samnites, des Osques,

[a] Καρδία, cœur. — [b] Κλεὶς, κλειδὸς, clef. — [c] Ῥόδον, rose. — [d] Σίδη, grenade. — [e] Σέλινον, ache. — [f] Ἀγκὼν, coude.

frappées dans les sixième et septième siècles après la fondation de Rome. Cette écriture rétrograde a été conservée par les peuples de l'Orient, qui ont pris dans la Grèce l'art d'écrire.

L'écriture *boustrophédon* [a] est ainsi nommée [b] parce qu'elle va d'un côté et revient de l'autre, comme le sillon que trace un bœuf. En voici des exemples. Sur les médailles d'Agrigente on voit le nom de la ville écrit ainsi :

ΑΚΡΑΓ
.ΝΙΤΝΑ
ΑΚΡΑϹ
·ΖΟΤΝΑ

Sur celles de Naples,

ΝΕΟΠΟΛΙ
·ΖΑΤ

Sur celles de Ténédos,

ΤΕΝΕΔΙ
ΝΟ

La connaissance des différens dialectes est indispensable à celui qui veut faire une étude approfondie de la numismatique, surtout lorsqu'il s'agit de classer les médailles des villes qui portent le même nom. Le dialecte dorique, ionique ou éolien, en fait voir l'origine.

Une médaille avec l'inscription ΑΠΟΛΛΟΝΙΑ-

[a] Βουστροφηδόν. — [b] Pausanias, l. v, c. 17.

ΤΑΝ, étant du dialecte dorique, ne peut être d'Apollonie de Thrace, qui était une colonie Ionienne; et celle qui porte l'inscription ΑΠΟΛΛΟΝΙΤΕΩΝ, ne peut être d'Apollonie d'Illyrie, dont les habitans étaient d'origine Dorique.

Cependant il est à remarquer que peu à peu presque toutes les villes grecques, laissant leur dialecte originaire, en admirent un qui leur devint commun; on en retrouve la preuve dans les colonies que les Macédoniens fondèrent en grand nombre dans tout l'Orient.

La forme des lettres grecques ayant beaucoup varié selon les âges, on peut les étudier dans le tableau qu'en a formé Eckhel [a], afin d'en faciliter la connaissance pour l'explication des légendes.

[a] Doctrina numorum, t. 1, p. civ.

CHAPITRE XI.

Époques de l'art numismatique.

L'HISTOIRE de l'art numismatique peut être partagée en plusieurs époques, qui sont déterminées par la forme des médailles, celle des lettres, et le style du dessin.

La *première époque* commence avec l'art et se termine au règne d'Alexandre Ier, roi de Macédoine. On ne se servait point encore du bronze; les inscriptions étaient courtes : la forme des lettres annonce leur ancienneté. Les médailles sont rondes, épaisses, presque globuleuses; la plupart ont une aire en creux; le dessin des figures est grossier.

La *seconde époque* commence à Alexandre Ier et finit au règne de Philippe II ; elle embrasse un siècle. Ce fut alors que parut Phidias, et que les arts fleurirent dans la Grèce. Les figures ont plus de grâce, et deviennent ou l'imitation plus parfaite de la nature, ou le premier essai du beau idéal. L'or et l'argent sont les métaux dominans; l'inscription n'a pas encore beaucoup

d'étendue; le métal s'aplatit, et le diamètre de la médaille augmente : un type remplit l'aire en creux.

La *troisième époque* commence à Philippe II, et se prolonge pendant trois siècles, qui sont les plus brillans de l'art monétaire. C'est de cette belle époque que sont presque toutes les médailles que renferme ce recueil.

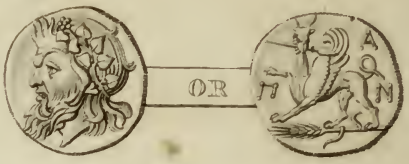
La *quatrième époque* commence à la fin de la république romaine, et va jusqu'au règne d'Hadrien.

La *cinquième époque* se termine à Gallien. Alors l'art monétaire ne cesse de décliner jusqu'au quinzième siècle de notre ère, celui de la renaissance des arts.

Les Grecs ne nous ont laissé aucune tradition sur leurs ateliers et sur la manière dont ils fabriquaient leurs monnaies. Nous avons vu dans les chapitres précédens tout ce que l'on a pu recueillir à ce sujet par l'examen des médailles antiques qui nous sont parvenues. Il n'y a nul doute que les procédés des anciens ne fussent moins parfaits que les nôtres : mais il ne faut pas confondre l'exécution mécanique avec le sentiment de l'artiste. Souvent dans une ébauche informe on voit le germe d'une grande composition : ainsi, dans les médailles de la première

époque, on voit déjà une facilité, une hardiesse, qui annoncent à quel degré devait arriver l'art numismatique.

La seconde partie de cet ouvrage va nous fournir de nombreux exemples de cette perfection, que l'on s'est en vain efforcé d'atteindre jusqu'à présent, et à laquelle doivent tendre les efforts de nos artistes pour rendre à l'art monétaire toute sa splendeur.



PANTICAPÉE.

Ville de la Chersonèse Taurique.

Tête du Dieu Pan, couronnée de lierre. Son nom, par son analogie avec celui de la ville en est le type parlant.

℞. ΠΑΝ. *Commencement du mot* ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΓΤΩΝ. *Un Griffon ailé, tenant dans son bec une lance. Il marche sur un épi, symbole de la fécondité du territoire.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. I. Tom. II. pag. 4.

La Lettre gravée par Pre Prequet, Graveur du Roi.

NUMISMATIQUE

DU VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE.

DESCRIPTION DES MÉDAILLES.

PANTICAPÉE,

VILLE DE LA CHERSONÈSE TAURIQUE.

Nous allons suivre le jeune Anacharsis dans le cours de son voyage en Grèce. La première ville où il séjourne, après avoir traversé les déserts de la Scythie, est *Panticapée*[1], située vers l'entrée du Bosphore cimmérien. Déjà l'on découvre, dans les monnaies frappées par les habitans de cette ville, les traces de l'art des Grecs; et l'on

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 1, t. 2, p. 4.

ne peut s'en étonner, puisqu'elle avait été fondée par les Milésiens : mais le style grec mélangé avec celui des barbares offre un exemple de ce que devient l'art transplanté dans une terre étrangère, où il prend, pour ainsi dire, le costume du pays.

La monnaie d'or de Panticapée[1] représente d'un côté la tête de Pan. Ce dieu y forme un type parlant, par l'analogie de son nom avec celui de la ville. Le général de Bacchus ne pouvait manquer d'être honoré dans un pays où son maître avait un culte fort ancien. Ce culte lui avait été décerné lorsqu'il passa par la Thrace et la Chersonèse en revenant de son expédition de l'Inde.

Pan est représenté, sur la médaille de Panticapée, avec des traits rudes et grossiers. Ce n'est point là l'idéal que lui ont donné les Grecs, ni ce beau caractère qu'il a sur les médailles de l'Arcadie. Cette différence doit être soigneusement observée par les artistes, s'ils avaient à représenter le dieu Pan dans une composition grecque, ou dans un sujet où il fallût rappeler un site de la Tauride.

Au revers de la médaille, on voit un griffon qui porte dans son bec un fer de lance : c'est la

[1] Pl. 1, médaille d'or du cabinet du Roi.

pointe du thyrse que les suivans de Bacchus cachaient ordinairement dans un cône de pin [1]. Ce griffon marche sur un épi de blé, symbole de l'abondance et de la fécondité du territoire.

Sur les plus anciennes monnaies de Panticapée, on ne trouve d'abord que les premières lettres de son nom, ΠΑΝ, ΠΑΝΤΙ; et enfin on y lit le mot entier ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ.

On a des monnaies de cette ville, en or, en argent et en bronze. Quoique Pan en soit le type principal, on voit sur quelques-unes la tête d'Apollon et celle de Bacchus, et au revers un cheval, et quelquefois un arc et une massue.

La Tauride produisait beaucoup de chevaux, et ses habitans se nourrissaient, dit Strabon, du lait de leurs jumens.

Il est naturel que les habitans de ce pays aient placé leurs armes sur leur monnaie.

Quant à la tête d'Apollon, ce peut être celle d'Apollon Didyme, qui avait un temple célèbre auprès de Milet [2], et dont les Milésiens avaient transporté le culte à Panticapée.

Comme la Chersonèse est très-abondante en vignes, il n'est pas étonnant de trouver sur les monnaies de ce pays la tête de Bacchus, et au

[1] Millin, Monum. inéd. tom. 1, pl. 4, p. 22.

[2] Strab. liv. 14.

revers la panthère, animal consacré à ce dieu, que les poëtes et les artistes représentent attelé à son char, et qui se voit dans presque toutes les compositions bachiques.

Sur la médaille qui représente un cheval paissant, on remarque de petites plantes à trois feuilles ; c'est le trèfle dont on nourrit encore les chevaux, et qui était alors regardé comme un des meilleurs fourrages. Callimaque [1] dit que les chevaux de Jupiter et les biches de Diane se nourrissent de trèfle.

Nous n'avons des médailles que de Panticapée libre ; elle fut ensuite soumise aux rois du Bosphore.

[1] Hymn. in Dian. v. 164.

DARIQUE.

Monnoie des Darius, Rois de Perse.

Un homme barbu, la tête ornée d'une couronne radiée, vêtu d'une longue robe, un genou en terre, tenant d'une main un arc et de l'autre prenant une flèche dans son carquois. Un bœuf en contremarque.

R. *La même figure, tenant dans la main droite un sceptre surmonté d'un globe, ou une massue.*

Voyage d'Anacharsis Chap. I. Tom. II. pag. 37.

DARIQUE,

MONNAIE DE PERSE.

Anacharsis, en traversant le Bosphore de Thrace[1], remarque l'endroit où Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux sept cent mille hommes qu'il conduisait contre les Scythes. C'est ici le lieu de parler des *dariques*, monnaies de Perse, dont le nom vient de celui de *Darius*, père de Xerxès, ou peut-être même d'un Darius plus ancien. On donnait encore à ces monnaies le nom de *sagittaires* ou *archers*[2]. C'est à ce nom qu'Agésilas faisait allusion lorsqu'il se plaignait d'avoir été chassé d'Asie par trente mille archers du roi de Perse[3]. En effet, Xerxès ayant envoyé trente mille pièces d'or aux Athéniens pour les engager à déclarer la guerre aux Spartiates, Agésilas, qui était en Asie, fut rappelé par les Éphores pour défendre sa patrie.

Il y avait des dariques d'or : celle dont nous donnons la figure[4] est d'argent. L'archer qui est représenté sur cette monnaie est vêtu d'une

[1] Voyage, chap. 1, tom. 2, p. 37.

[2] Τοξόται.

[3] Plutarch. Lacon. apophthegm.

[4] Pl. 2, médaille d'argent du cabinet du Roi.

longue robe ; sa tête est couronnée, ce qui avait fait penser que c'était le roi lui-même. Cependant le nom donné à cette monnaie peut faire penser que l'on y voit un *archer*. Ce pourrait être l'un de ces guerriers d'élite que l'on nommait *doriphores*, qui entouraient le char du roi, et qui étaient vêtus comme lui pour donner le change à l'ennemi [1]. Le revers représente un autre archer semblable au premier, mais qui tient de la main droite une espèce de masse d'armes.

Les dariques d'or sont du métal le plus pur et sans aucune espèce d'alliage [2]. Xénophon parle de demi-dariques [3]. Il ne nous en est point parvenu.

Ces pièces sont très-rares, ce qui paraît singulier lorsqu'on pense à l'immense quantité qui en existait. Hérodote [4] raconte qu'au temps où Xerxès conduisit son armée dans la Grèce, un simple particulier, nommé Pithius, qui habitait la Lydie, avait dans son trésor quatre millions de statères ou dariques d'or ; et Diodore de Sicile [5] dit qu'Alexandre en trouva dans le trésor de Suze pour quarante mille talens d'or.

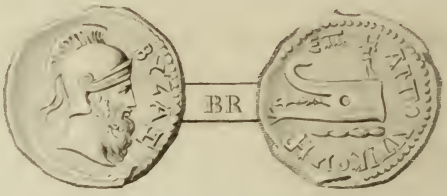
[1] Quint. Curt. liv. 3, ch. 7.

[2] Barthélemy, mém. de l'acad. des bell. lettr. t. 21, hist. p. 24.

[3] Ἡμιδαρείκων. Xenoph. Exped. Cyri. l. 1.

[4] Liv. 7, §. 28.

[5] Liv. 17, c. 66.



BYZANCE.

Ville principale de la Thrace.

BYZAΣ. *Tête de Byzas, fondateur de la ville.*

℞. ЄΠ. AI. ΠONTIKOY. Sous Aelius Ponticus. IP. *Une proue de vaisseau sur laquelle est une figure debout. Quatre globules allongés représentant grossièrement les flots.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. II Tom. II. pag. 39.

BYZANCE,

VILLE DE THRACE[1].

Les plus anciennes monnaies de Byzance étaient de fer, selon le rapport de plusieurs auteurs[2]. Il ne nous en est parvenu aucune de ce métal : nous en avons donné la raison plus haut[3]. Au reste, ces monnaies de fer ne peuvent avoir été que d'informes essais de l'art monétaire. Les médailles qui nous restent de la ville de Byzance sont d'un temps beaucoup moins ancien. Celle que nous donnons ici est de bronze[4]; elle représente la tête de *Byzas*, à qui l'on attribue la fondation de la ville : mais quel est ce Byzas? Eusèbe en fait un roi de Thrace[5]. Diodore de Sicile dit qu'il était roi au temps où les Argonautes entrèrent dans le Pont[6]. Selon Eustathe[7], c'était le chef de la flotte des Mégariens qui fondèrent la ville de Byzance. Quoi qu'il en soit, les Byzantins placèrent son image sur leurs monnaies ; et

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 2, tom. 2, p. 39

[2] Aristophan. nub. v. 248. — Pollux, l. 7, §. 106; et l. 9, §. 78.

[3] Suprà, ch. 4, p. 19.

[4] Pl. 3, médaille de bronze du cabinet du Roi.

[5] Chronic.

[6] Lib. 4, cap. 49.
Ad Dion. Perieg. c. 803.

s'ils le regardèrent comme un fils de Neptune, il est naturel de penser que, l'art de la navigation étant encore dans l'enfance, les peuples barbares prenaient le navigateur qui abordait sur leur territoire pour un fils du dieu des mers.

Le vaisseau qui occupe le revers est un type assez ordinaire des villes maritimes. Il rappelle peut-être l'arrivée de Byzas sur les côtes de la Thrace. La figure que l'on voit debout sur le vaisseau est celle de Jupiter [1], ou peut-être celle de Neptune, qui protége la navigation du héros fondateur de la ville. Sur d'autres médailles de Byzance [2], le vaisseau porte une figure armée et casquée, qui pourrait être celle de Mars ou celle de Byzas lui-même. On y trouve ordinairement des attributs maritimes, des dauphins, des instrumens de pêche. Le cabinet du Roi ne possède pas de médailles d'argent de Byzance. Eckhel [3] en cite une sur laquelle on voit d'un côté Cérès, et de l'autre Neptune assis sur un rocher, tenant l'*acrostole* [4] et le trident.

[1] Mionnet, Descript. de méd. t. 1, p. 376, n.° 79.

[2] *Idem*, t. 1, p. 376, n.° 81.

[3] Doctr. num. t. 2, p. 26.

[4] *Acrostolium* et *acroterium*, espèce d'ornement qui se plaçait à la proue du vaisseau, et dont le vainqueur s'emparait en signe de triomphe. Il est, sur les médailles, le symbole d'une victoire navale, ou celui d'une marine florissante.

MARSEILLE.

Ville Grecque de la Gaule Narbonnoise.

Tête de Cérès ou de Flore.

℞. ΜΑΣΣΑ. *Commencement du mot*
ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ. *Un Lion.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. II. Tom. II. pag. 43.

MARSEILLE,

VILLE GRECQUE DE LA GAULE NARBONNAISE.

En jetant un coup-d'œil rapide sur les colonies fondées au loin par les Grecs, Anacharsis admire la ville de Marseille, qui s'élève au milieu du pays des Celtes [1]. La Gaule était encore barbare lorsque, vers la 45.e olympiade, les Phocéens d'Ionie vinrent jeter sur ses côtes les fondemens de Marseille. Ils fuyaient la tyrannie du gouverneur que leur avait imposé Cyrus, roi de Perse. Ils quittent la terre de leurs aïeux, la ville où ils avaient reçu la naissance, et, emportant avec eux leur liberté, ils laissent le despote étranger exercer son pouvoir sur une ville sans habitans. Ces courageux émigrés transplantèrent dans la Gaule les arts et les belles institutions de la Grèce. Les médailles de Marseille en sont la preuve [2]. Elles brillent au milieu de toutes celles que l'on frappait dans la Gaule à la même époque, par leur belle fabrication, et par le caractère et le style du dessin.

[1] Voyage, chap. 2, tom. 2, p. 43.
[2] Pl. 4, médaille d'argent du cabinet du Roi.

La tête que l'on voit sur ces médailles est, selon les uns, celle de Flore, selon d'autres, celle de Cérès. On y voit quelquefois celle de Diane, qui eut à Marseille un temple fameux. Cependant, lorsque cette tête est couronnée de feuillages qui ressemblent à ceux de l'olivier, ce peut être celle de la ville de Marseille personnifiée. Cette ville est située dans la Provence, dont le territoire, fécond en oliviers, produit d'excellente huile. Le lion que l'on voit sur le revers est le symbole de la force et du courage; il convient à une ville dont la fondation eut une si noble et si glorieuse origine.

De même que les médailles de Philippe furent imitées par les barbares voisins de la Macédoine, les médailles de Marseille furent imitées grossièrement par les Gaulois. On trouve beaucoup de ces imitations antiques, qui prouvent l'influence qu'exercent les arts et l'industrie sur les peuples les moins civilisés.

CYRÈNE.

Royaume d'Afrique.

Tête de Jupiter Ammon, avec le diadême et la corne de bélier.

℞. KOINON. La Commune. *Le Silphium, plante qui croît dans la Cyrénaïque.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. II. Tom. II pag. 43.

Picquet 1.er scrip.t

CYRÈNE,

VILLE DE LA CYRÉNAÏQUE.

On trouve jusque dans l'Afrique des traces de la domination des Grecs. Au lieu de signaler leur puissance par la destruction, ils ont toujours laissé, comme monumens de leurs victoires, l'opulence et le goût des arts. Le royaume de Cyrène en est témoin[1]. Cette belle et riche contrée fut aussi nommée *Pentapole*, à cause de ses cinq villes principales[2]. D'après l'ordre d'un oracle, Battus, roi de l'île de Théra, et Laconien d'origine, y conduisit une colonie. S'étant emparé du mont *Cyra*, il fonda dans ce lieu agréable et arrosé de fontaines une ville à laquelle il donna le nom de *Cyrène*. Voilà ce que rapportent de vraisemblable les annales des Grecs[3] : mais la fable raconte que la jeune Cyrène, fille d'*Hypseus*, roi des Lapithes, fut enlevée par Apollon sur le mont *Pélius*, en Thessalie, et qu'il la transporta dans ce lieu, où l'on bâtit une ville qui prit son nom. Hérodote[4] raconte avec

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 2, t. 2, p. 43.
[2] De πεντὲ, cinq, et πόλις, ville.
[3] Belley, acad. des bell. lett., t. 37, p. 363.
[4] Lib. 4, c. 158.

détail l'origine et les accroissemens de cette ville.

Nous ne savons pas si les monnaies qui nous restent de Cyrène appartiennent à la province en général, ou particulièrement à la ville. Elles sont d'un beau travail, et le nombre que l'on en possède, en or, en argent et en bronze, prouve assez l'opulence de ce pays. On ne doit pas s'étonner de la belle fabrication de ces monnaies, puisqu'il est rapporté par Ælien[1] que les Cyrénéens firent de grandes dépenses pour avoir des hommes habiles dans l'art de la gravure. Palæphate[2] nous apprend que l'or abondait dans ce pays; et Pollux[3] dit « qu'au rapport d'Aris-« tote, la monnaie d'or de Cyrène était compo-« sée de quadruples statères, de statères, et de « demi-statères. »

Le type le plus ordinaire des monnaies de la Cyrénaïque est la tête de Jupiter Ammon, barbue et portant la corne de bélier. Quelquefois cette tête n'a point de barbe, et cependant elle porte une corne. Ce pourrait être alors celle de Bacchus, que l'on regardait comme fils de Jupiter Ammon. Eckhel[4] est de cet avis, et croit que

[1] Var. hist. l. 12, c. 30.
[2] De incredibilibus, c. 32.
[3] Lib. 9, c. 2.
[4] Doctrina numorum, t. 4, p. 118.

l'on doit aussi voir Bacchus sur les médailles de l'île de Ténos, dont nous donnerons plus loin une figure[1].

Au revers on voit le *silphium*, plante que l'on nomme en latin *laserpitium*, et d'où l'on tire le *laser*, que plusieurs prennent pour l'*assa fœtida*.

On distingue les monnaies de ce pays en trois classes, celles de la Cyrénaïque libre, de la Cyrénaïque soumise à des rois, et de la Cyrénaïque soumise aux Romains.

Celle dont nous offrons la figure[2] est de la première classe. On voit sur d'autres la Victoire sur son char, une palme, un cheval en course : la Cyrénaïque était renommée pour ses beaux chevaux. Les lettres EΥA et BA que l'on rencontre sur quelques-unes de ses médailles, sont, selon Eckhel, les initiales de noms de magistrats.

Parmi les rois de la Cyrénaïque, Magas et Ptolémée Apion sont ceux dont on a des médailles. Magas était fils d'un Macédonien sans naissance, nommé Philippe, et de Bérénice, qui épousa en secondes noces Ptolémée Soter. Il régna sur la Cyrénaïque jusqu'en l'an 498 de Rome, 96 ans avant J. C. Après sa mort, ce royaume retourna aux rois d'Égypte, par le ma-

[1] Infrà, pl. 71.
[2] Pl. 5, médaille d'argent du cabinet du Roi.

riage de Bérénice, fille de Magas, avec Ptolémée III, Évergètes.

La tête de Ptolémée Apion est représentée avec la corne d'Ammon, et on voit au revers le bélier de Libye. Une autre médaille, que Pellerin[1] a placée aux *Rois inconnus*, représente d'un côté un cheval et les lettres BA, de l'autre un bélier et les lettres MA. Le bélier étant un attribut de la Cyrénaïque, les initiales ont fait penser que cette médaille avait été frappée par Magas, ou par Battus, fondateur de la ville de Cyrène[2].

Sur les médailles de la Cyrénaïque soumise aux Romains on retrouve la tête d'Ammon et le bélier de Libye; mais on cesse d'y voir le *silphium*.

[1] Médailles de Rois, pl. 21, p. 204.

[2] Mionnet, Descript. de méd. t. 6, p. 567.

THASOS.

Ile voisine de la Thrace.

Tête de Bacchus indien, couronnée de lierre.

℞. ΘΑΣΙΟΝ. *Hercule à genoux, vient de lancer une flèche: devant lui est une lyre.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. II. Tom. II. pag. 49.

THASOS,

ILE DE LA THRACE.

En quittant l'Hellespont pour entrer dans la mer Égée, Anacharsis laisse sur sa droite les îles de la Thrace, parmi lesquelles il distingue celle de Thasos, renommée pour sa richesse [1], et dont on trouve en effet une grande quantité de médailles d'argent. Les figures de Bacchus et d'Hercule sont les types principaux des monnaies de cette ville [2]. Les excellens vins de Thasos avaient dû y mettre en honneur le culte de Bacchus. Ce dieu est représenté dans le caractère indien, c'est-à-dire avec les cheveux flottans et la longue barbe qu'on lui donne après son expédition de l'Inde. Bacchus a, sur les monumens, deux caractères bien distincts : celui de la jeunesse et de la beauté, des formes nobles, qui tiennent de celles d'Apollon, et une attitude molle et voluptueuse ; c'est celui qu'on retrouve sur beaucoup de monumens grecs, et sur plusieurs médailles que nous aurons occasion de citer, et

[1] Voyage, ch. 2, t. 2, p. 49.
[2] Pl. 6, médaille d'argent du cabinet du Roi.

dont nous donnerons les figures. L'autre caractère est beaucoup plus sévère [1]. Bacchus est un vainqueur, un législateur; il est debout, vêtu d'une robe qui lui descend jusqu'aux pieds, appuyé sur un long thyrse; et quelquefois il a la tête ceinte d'un diadème, et non de lierre, comme sur notre médaille. C'est entre ces deux caractères que les artistes peuvent choisir, et jamais ils ne doivent prêter au dieu du vin cette physionomie grotesque, cette taille lourde, cette démarche peu assurée que les modernes lui ont souvent donnée dans leurs peintures et leurs sculptures, et qui convient tout au plus aux Silènes et aux bacchans subalternes.

Le culte d'Hercule était aussi dans l'île de Thasos d'une haute antiquité. Hérodote raconte que les Phéniciens lui avaient élevé un temple dans cette île, lorsqu'ils y passèrent en parcourant l'Europe, et que les Tyriens s'étaient arrêtés au temple de l'*Hercule Thasien* [2].

On voit sur le revers de notre médaille Hercule à genoux et tenant son arc, dont il vient de lancer la flèche. Il est coiffé de la peau du lion de Némée, et porte autour des reins un vêtement qui lui couvre les cuisses. C'est peut-être le seul

[1] Voyez, dans le musée Pio-Clémentin, la belle statue qu'on avait prise long-temps pour celle de Sardanapale.

[2] Hérodote, l. 2, c. 44.

monument où ce héros soit ainsi vêtu ; ce costume était probablement particulier à la statue qu'on lui avait élevée dans ce pays.

Aux pieds d'Hercule est une lyre : son culte était souvent associé à celui des Muses. Hercule musagète, ou conducteur des Muses, est représenté, portant la lyre, sur une médaille romaine d'argent de la famille Pomponia, que l'on conserve dans le cabinet de France.

Parmi la grande quantité de monnaies d'argent que nous a laissées l'île de Thasos, on en trouve d'entièrement barbares, dont les figures sont grossières, et dont les inscriptions ne sont quelquefois imitées que par des globules et des points. Beaucoup de ces monnaies ont été copiées par les Daces et par d'autres barbares voisins de la Thrace. C'est dans la Transylvanie que l'on a découvert la plus grande quantité de ces grossières imitations des médailles de Thasos [1]. Il est à remarquer qu'elles ont le même titre et le même poids que celles qui sont d'une belle fabrique [2].

La médaille de Thasos dont nous donnons la figure appartient à la seconde époque de l'art.

[1] Eckhel, Doct. num. t. 2, p. 54.

[2] Les numismatistes emploient souvent le mot *fabrique* dans le même sens que le mot *travail*. Ils disent qu'une médaille est d'une belle, d'une mauvaise *fabrique*.

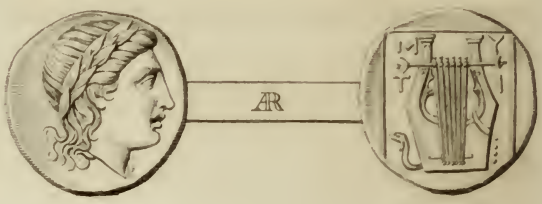
Le type du revers est encore dans le carré creux. La figure d'Hercule est vigoureuse ; mais les formes sont un peu lourdes, et l'attitude roide. Ce n'est pas encore là l'élégance des ouvrages du siècle de Périclès.

Outre ses richesses en blé et en vin, cette île fournissait de beaux marbres, que l'on appelait *la pierre de Thasos* [1].

Sénèque, dans son épître sur le luxe des Romains [2], dit : « Nous nous croirions pauvres, si « les pierres les plus précieuses ne resplendis- « saient sur nos murs...., si nos piscines n'étaient « environnées de *pierres de Thasos ;* magnifi- « cence que montraient à peine autrefois les « temples. »

L'île de Thasos fut libre sous les Romains, puisque Pline [3] la nomme *Thassos libera.*

[1] Lapidem Thasium.
[2] Epist. lxxxvj.
[3] Hist. nat. lib. 36, cap. 6.



MYTILÈNE.

Ville principale de l'Ile de Lesbos.

Tête d'Apollon couronnée de laurier.

℞. MYTI. *Commencement du mot* MYTIΛHNAIΩN. *Une lyre, dans laquelle est enlacé un serpent. Dans le champ quatre globules.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. III. Tom. II. pag. 52.

MYTILÈNE,

CAPITALE DE L'ÎLE DE LESBOS.

La poésie et la musique étaient cultivées avec le plus grand éclat dans l'île de Lesbos[1]. Les noms d'Orphée, d'Arion, de Sapho, en sont les garans, et les monnaies de cette île viennent à l'appui des témoignages historiques. En effet, celle dont nous donnons la figure[2] représente d'un côté la tête d'Apollon, et de l'autre la lyre de ce dieu, autour de laquelle est enlacé un serpent. D'autres médailles offrent les portraits ou rappellent les noms des hommes et des femmes célèbres qui ont illustré cette île.

Pollux[3] rapporte que les Mytiléniens avaient gravé sur leurs monnaies le portrait de Sapho. On voit sur une médaille de bronze[4] cette femme célèbre assise, la main gauche appuyée sur une lyre, et tenant de la droite le *plectrum*, instrument d'ivoire qui servait à toucher les cordes. On croit voir sa tête sur une médaille de bronze

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 3, tom. 2, p. 52.
[2] Pl. 7, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[3] L. 9, §. 84.
[4] Sestini lettere, tom. 8, p. 71.

du cabinet de Vienne[1], que M. Visconti a reproduite dans son *Iconographie*[2].

Les Mytiléniens étaient prodigues de titres honorifiques. Ceux de *héros* et d'*héroïne* se trouvent fréquemment, sur leurs monnaies, joints à des noms d'hommes et de femmes; ils y ont même donné celui de *Dieu*. On voit sur une médaille de bronze une tête nue avec les mots ΘΕΟΣ. ΘΕΟΦΑΝΗΣ. ΜΥΤ.: *Théophanes, dieu des Mytiléniens*. Ce Théophanes est sans doute celui qui était ami intime du grand Pompée, que Strabon appelle le plus illustre de tous les Grecs de son temps, et duquel Tacite[3] dit qu'après sa mort, l'adulation des Grecs lui accorda les honneurs divins.

Les noms auxquels est joint le titre de *héros* sont Pittacus, Alcée, Sestus, Lesbonax. Les femmes surnommées *héroïnes* sur les médailles sont Julia Procla et Nausicaa.

Pittacus est celui que la Grèce mit au rang de ses sages, et Alcée est le poëte qui florissait à Mytilène au même temps que Sapho : mais il ne faut pas croire que les médailles qui nous restent de ces hommes célèbres aient été frap-

[1] Mus. cæs. tab. 3, n.° 13; et Eckhel. Doctr. numor. t. 2. p. 503.
[2] Tom. 1, pl. 3, p. 72.
[3] Annal. l. 6, ch. 18.

pées de leur temps. On voit au caractère du travail qu'elles sont postérieures et à peu près du temps des premiers empereurs romains. La coiffure de Julia Procla et de Nausicaa rappelle évidemment celle des deux Faustines, et peut fixer l'époque à laquelle vivaient ces héroïnes.

La médaille d'argent dont nous avons donné la figure se rapproche de la belle époque de l'art; le carré creux n'est plus indiqué que par quatre lignes; la tête d'Apollon ressemble beaucoup à celle qui se voit sur les médailles de Chalcis, ville de l'île d'Eubée : mais elle n'est pas d'un aussi beau style; l'exécution en est moins ferme et moins élégante.

La lyre qui est au revers de cette médaille, et la tête du dieu de la poésie, conviennent parfaitement à une ville dans laquelle on retrouve les premières traces de ces brillans concours dans lesquels l'émulation anime le génie des écrivains. Il y avait à Mytilène des *combats poétiques* qui avaient lieu à des temps marqués [1].

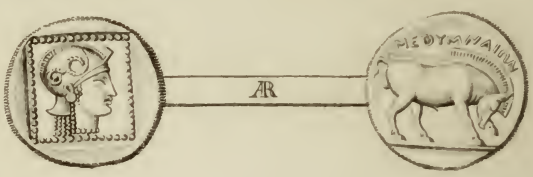
Dans les siècles les plus anciens, des poëtes isolés et voyageurs chantaient eux-mêmes leurs vers sur les places publiques; ils trouvèrent un lieu de réunion où la poésie fut honorée par un hommage solennel.

Plutarque, Vie de Pompée.

Aux jeux olympiques, toute la Grèce réunie voyait combattre des athlètes, courir des chars, lancer des javelots ou des disques; dans les combats poétiques de Mytilène, on ne couronnait que les vainqueurs dans les jeux de l'esprit. Cette institution, fondée pour la gloire des lettres, était alors ce que sont devenues nos académies. Elle avait contribué à la gloire de Mytilène, qui était comptée parmi les villes les plus célèbres, puisque Horace s'écrie en commençant sa septième ode :

« *Laudabunt alii claram Rhodon aut Mytilenen.* »
« D'autres loueront l'illustre Rhodes ou Mytilène. »

Pompée rendit à cette ville sa liberté, en l'honneur de Théophanes. Les empereurs la lui conservèrent, ce que confirme Pline, qui la nomme ville libre et puissante.



MÉTHYMNE.

Ville de l'Ile de Lesbos.

Tête de Pallas dans un carré creux orné d'un grennetis.

R: ΜΕΘΥΜΝΑΙΩΝ. *Un Sanglier.*

Voyage d'Anacharsis, Chap III. Tom. II. pag. 52.

MÉTHYMNE,

VILLE DE L'ÎLE DE LESBOS[1].

Cette médaille[2] est beaucoup plus ancienne que celle de Mytilène que nous venons de voir. La tête de Minerve dans un carré creux rappelle l'enfance de l'art; elle est à peu près semblable à celles des médailles d'Athènes de la même époque[3]. Dans le carré creux sont quatre lignes formées par des globules. Le casque de Minerve est orné d'enroulemens, et surmonté d'une tête de serpent.

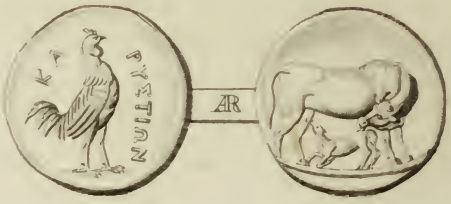
Le revers représente un sanglier : cet animal rappelle les temps où l'on faisait encore de grandes chasses, comme celles d'Érymanthe et de Calydon; ou d'autres moins anciennes, comme celles que décrit Anacharsis[4]. On voit sur plusieurs vases grecs d'ancien style des chasses semblables avec plusieurs personnages. Méléagre tuant le sanglier de Calydon est représenté sur des médailles d'Éphèse et de Samos[5].

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 3, t. 2, p. 52.
[2] Pl. 8, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[3] Infrà, pl. 12.
[4] Ch. 39, t. 4, p. 4.
[5] Mionnet, Descr. de Méd. t. 3, p. 124 et 291.

Arion était de Méthymne; on le voit sur une médaille de bronze de cette ville[1]; il est assis sur le dauphin qui l'a sauvé des flots; il tient d'une main la lyre, et de l'autre le *plectrum*. Ce sujet est représenté au revers d'une tête d'Apollon. Les autres médailles de cette ville rappellent le culte de Diane et de Vulcain. Sur une médaille où l'on trouve la tête de Bacchus, on voit au revers les lettres initiales du nom de la ville, placées dans une couronne de lierre. Ce type a rapport aux vins de Méthymne, qui avaient beaucoup de réputation. Le mot ΜΕΘΥ signifie *vin*, et de là vient probablement le surnom de *Méthymnien* donné à Bacchus.

Il est à remarquer que l'orthographe du nom de la ville varie sur ses médailles. Sur les plus anciennes on lit ΜΑΘΥμνα et ΜΕΘΥμνα. Sur celles qui ont été frappées du temps des empereurs, on lit ΜΗΘΥμνα. Eckhel[2] observe que le dialecte éolien avait d'abord été usité dans cette ville, et qu'ensuite il céda sa place au langage le plus général.

[1] Mionnet, Descript. de Médailles, t. 3, p. 39, n.° 52.
[2] Doctrina numor. t. 2, p. 502.



CARYSTE.

Ville de l'Ile d'Eubée.

ΚΑΡΥΣΤΙΩΝ. *Un Coq: Allégorie de l'humeur guerrière des habitans de Caryste.*

℞. *Une Vache allaitant son veau. Ce type a rapport aux riches pâturages des environs de cette ville.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. IV. Tom. II. pag. 74.

CARYSTE,

VILLE DE L'ÎLE D'EUBÉE.

Après avoir quitté l'île de Lesbos, Anacharsis se dirige vers l'île d'Eubée [1], la plus grande des îles de cette mer après celle de Crète. Les monnaies communes à cette île représentent une tête de bœuf, ou un bœuf tout entier. On trouve le même type sur les médailles de Caryste. Celle dont nous donnons la figure [2] représente d'un côté une vache allaitant son veau. Ces sujets ont tous rapport aux pâturages que l'on trouve en abondance dans le territoire de Caryste et dans toute l'île d'Eubée, où l'on nourrissait de nombreux troupeaux. Il est possible aussi que le mot ΒΟΥΣ, *bœuf*, fasse allusion au nom de l'île. Ce type peut aussi rappeler que les Carystiens dédièrent à Apollon un bœuf d'airain, après leur victoire sur les Mèdes, qui leur donna la liberté de cultiver en paix leurs champs, et d'y laisser errer leurs bœufs [3].

L'autre côté de notre médaille représente un

[1] Chap. 4, tom. 2, p. 74.
[2] Pl. 9, méd. d'argent du cabinet du Roi.
[3] Pausanias, l. 10, p. 835.

coq. Cet animal est le symbole des guerriers, et il est sans doute relatif aux succès des Carystiens lorsqu'ils défendirent leur territoire contre les Perses. Cela est d'autant plus probable, que le coq était appelé *oiseau de Perse :* c'est ainsi que le nomme Aristophane[1] dans sa comédie des *Oiseaux*. Il peut aussi faire allusion à cet ancien adage rapporté par Plutarque[2] : « Ceux qui dorment dans « le sein de la paix ne sont pas réveillés par les « trompettes, mais par les coqs. »

Les autres médailles de Caryste que l'on trouve dans les cabinets offrent la tête d'Apollon, celle de Neptune, celle d'Hercule. Il est naturel que l'on ait rendu un culte à Neptune dans un pays maritime. Au revers de sa tête, on voit un dauphin et un trident.

Les médailles de l'île d'Eubée sont en général d'un bon travail ; on voit qu'elles appartiennent à un pays commerçant et riche, et dont les artistes étaient connus pour mettre habilement en œuvre les métaux dont cette île avait des mines abondantes. Le voisinage de l'Attique et les relations continuelles des habitans de l'Eubée avec ce pays devaient leur avoir donné le goût des arts.

[1] Περσικος ὀρνις. Aristoph. in avib. v. 483.

[2] In Nicia, cap. 9.

ÉRÉTRIE.

Ville de l'Ile d'Eubée.

Tête de Diane avec le carquois. Cette Déesse avoit un Temple à Erétrie.

℞. ΕΡΕΤΡΙ. *Un Bœuf couché. Ce type rappelle le Bœuf d'airain que les Erétriens avoient offert à Jupiter Olympien; ou les troupeaux nombreux qui paissoient dans les campagnes de l'Ile d'Eubée.*

ΔΑΜΑΣΙ, *est le commencement du mot* Damasippos, *nom d'un magistrat.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. IV. Tom. II. pag. 75.

ÉRÉTRIE,

VILLE DE L'ÎLE D'EUBÉE.

Nous retrouvons à Érétrie[1] le type commun à toute l'île d'Eubée, et nous voyons sur ses monnaies[2] un bœuf dans l'attitude du repos. De même que les Carystiens avaient consacré un bœuf à Apollon, les Érétriens en avaient offert un à Jupiter olympien[3].

La tête qui est représentée sur notre médaille est celle de Diane. Cette déesse avait un culte particulier à Érétrie; elle y était honorée sous le nom d'*Amarynthide*, qui lui venait d'un bourg voisin nommé *Amarynthus*[4]. Les fêtes célébrées tous les ans en son honneur étaient très-brillantes. Cette tête de Diane est probablement imitée de celle de la statue qu'elle avait dans son temple d'Érétrie. Elle est d'un très-beau caractère, et donne la meilleure idée de l'état des arts dans l'île d'Eubée, et particulièrement dans la ville d'Érétrie, dont elle prouve

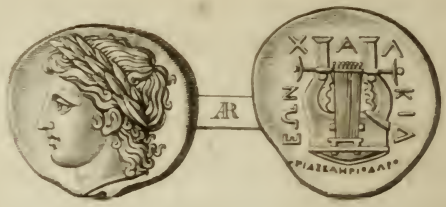
[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 4, t. 2, p. 75.
[2] Pl. 10, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[3] Pausanias, l. 10, ch. 835.
[4] Strabon, l. 10.

que les tableaux et les statues sans nombre n'ont pas été vantés mal à propos par les auteurs anciens[1].

Les vignes d'*Orée*[2], autre ville de l'Eubée, ont été vantées par les écrivains, et ses vignobles étaient déjà renommés du temps d'Homère, qui en parle dans l'Iliade[3]. Le territoire d'Érétrie avait sans doute le même avantage, puisque l'une de ses médailles porte un cep de vigne chargé de deux grappes de raisin[4]. Le nom primitif de la ville d'Orée était *Istiée;* c'est sous ce nom seulement que l'on en a des médailles.

Sur le revers de celle d'Érétrie, dont nous donnons la figure, on lit ΕΡΕΤΡΙ, commencement du mot ΕΡΕΤΡΙΕΩΝ, *Érétrieôn*, des Érétriens; l'exergue, ΔΑΜΑΣΙ, commencement du nom de *Damasippe*, magistrat de la ville. Les autres noms de magistrats dont les monnaies de cette ville font mention, sont *Phanias*, *Philippe* et *Alexippe*.

[1] Liv. lib. 32, cap. 16.
[2] D'Anville, Géographie ancienne, t. 1, p. 263.
[3] Lib. 2, v. 537.
[4] Mionnet, Descr. de médailles, t. 2, p. 308, n.° 63.



CHALCIS.

Ville principale de l'Ile d'Eubée.

Tête d'Apollon couronnée de laurier.

℞ ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ. *Une lyre.* ΕΠΙ ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΩΡΟ. (sous Asclépiodore.)

Voyage d'Anacharsis, Chap. IV. Tom. II. pag. 75.

CHALCIS,

VILLE DE L'ÎLE D'EUBÉE.

La ville de Chalcis[1], située sur l'Euripe, était la capitale de l'île d'Eubée. On y tenait des assemblées générales où se rendaient les députés de toutes les autres villes de la province. C'était une des plus anciennes villes de la Grèce; il ne nous en est cependant parvenu aucune monnaie très-antique. Celles que l'on a trouvées avec le nom de *Chalcis* sont des beaux temps de l'art, et supérieures à celles des Athéniens, avec lesquels les Chalcidéens avaient de grandes relations. On leur reproche de n'avoir pas pris, dans ces rapports avec les habitans de l'Attique, le goût des lettres[2]. Il est singulier que des hommes qu'on accuse d'ignorance aient embelli leur ville de portiques, de gymnases, de temples, de statues, et d'un théâtre. Cependant le luxe suit aisément le commerce qui enrichit un état, et les Chalcidéens pouvaient être plus jaloux de l'importance que donne la richesse que de l'éclat

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 4, t. 2, p. 75.
[2] Dicæarch. stat. græc. ap. geogr. minor. t. 2, p. 20.

qui suit les triomphes littéraires. Il est au moins vrai qu'ils ont encouragé et protégé les arts; leurs monnaies en sont la preuve. On peut les comparer aux plus belles monnaies de la Grèce. La médaille d'argent dont nous donnons la figure[1] offre une belle tête d'Apollon, et au revers une lyre. On lit autour ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ, *des Chalcidéens :* le mot *monnaie* est sous-entendu; ΕΠΙ ΑΣΚΛΕΠΙΟΔΩΡΟ, *frappée sous Asclépiodore.* La richesse de cette ville est prouvée par le nombre de médailles qui nous en est resté; on en a une en or dans le cabinet de France.

Une médaille avec le nom de *Chalcis* a été attribuée par quelques antiquaires à la ville de ce nom située dans la Syrie. Elle représente la tête de Neptune avec son trident, et au revers un temple distyle ou à deux colonnes, dans lequel est une pierre conique. Eckhel pense que l'on doit plutôt attribuer cette médaille à Chalcis en Eubée, qui est une ville maritime, sujette aux orages, aux tremblemens de terre, et qui devait naturellement se mettre sous la protection du dieu des mers. Cependant la figure conique qui se trouve dans le temple rappelle un culte moins commun dans la Grèce que dans l'Asie, et particulièrement dans la Syrie.

[1] Pl. II, médaille d'argent du cabinet du Roi.

Sur les médailles de l'île de Chypre[1] on voit un temple à peu près semblable à celui-ci; c'est le temple de Vénus Paphienne, dans lequel la déesse n'était point représentée sous la figure humaine, mais sous la forme d'une pyramide[2]. Cette représentation était symbolique[3], et, selon quelques auteurs, rappelait que le culte de la Vénus céleste avait été apporté à Paphos par les Assyriens[4]. Le simulacre de Vénus avec cette forme pyramidale se retrouve hors de l'île de Chypre. On le voit sur les médailles de Pergame de Mysie[5] et sur celles de Sardes de Lydie[6]: pourquoi ne le trouverait-on pas également sur les médailles de Chalcis, qui rendait un culte à Vénus? Cependant il est plus vraisemblable que cette médaille appartient à la Chacidène, province de Syrie.

Les autres médailles de Chalcis semblables à celle dont nous voyons ici la figure sont près d'être enlevées à cette ville par des antiquaires qui veulent les rendre à la ville de *Chalcis* en Macédoine.

[1] Mionnet, Descript. de méd. t. 3, p. 670, n.° 1.
[2] Tacit. hist. liv. 2, c. 3.
[3] Philostrat. vit. Apollon. l. 3, c. 58.
[4] Pausanias, l. 1, c. 14.
[5] Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 589, n.° 494.
[6] Ibid. t. 4, p. 134, n.° 762.

D'autres médailles de Chalcis, que l'on trouve en grand nombre, représentent d'un côté une tête de femme avec un collier et des pendans d'oreilles : c'est celle de Vénus ou de Junon. Elles ont pour revers un aigle déchirant un serpent. On trouve ce revers sur des médailles de différentes villes, entre autres sur celles d'Agrigente, que nous verrons plus loin. Si l'on voulait chercher une allégorie dans cette composition, ne pourrait-on pas y voir celle de la force noble et courageuse détruisant un ennemi astucieux ?

ATHÈNES.

Ville capitale de l'Attique.

Tête de Pallas, d'un très ancien style: son casque est orné de feuilles de laurier.

℞. ΑΘΕ. *Commencement du mot* ΑΘΕΝΑΙΩΝ. *La Chouette, oiseau de Minerve, une branche d'Olivier; le tout dans un carré creux.*

Voyage d'Anacharsis. Chap. VI. Tom. II. pag. 95

ATHÈNES.

Ville principale de L'Attique.

Tête de Pallas, d'un beau style qui la fait attribuer au siècle de Périclès. On la croit imitée de la statue de Phidias.

℞. ΑΘΕ. *Commencement du mot* ΑΘΕΝΑΙΩΝ. *La Chouette sur une Amphore.* ΜΕΝΕΔ. ΕΠΙΓΕΝΟ. ΟΦΕΛΟ. *Probablement* Menedême, *fils* d'Epigène *et* Ophelon, *magistrats. Une petite figure d'Esculape et les lettres* ΓΑ.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XII. Tom. II. pag. 228.

ATHÈNES,

VILLE PRINCIPALE DE L'ATTIQUE.

Cette ville célèbre[1] fournit des richesses abondantes aux collections de médailles. Il paraît extraordinaire qu'au milieu de la grande quantité qui en a été trouvée, soit dans toute la Grèce, soit dans le territoire même de l'Attique, on n'en ait rencontré qu'un très-petit nombre en or. Une ville aussi riche et aussi puissante a dû frapper des monnaies dans ce métal. En effet, on en conserve une dans le musée de Turin, et elle a été illustrée par M. l'abbé Barucchi[2], qui en a publié la figure et prouvé l'authenticité.

Aristophane dit dans sa comédie des *Oiseaux*, en faisant allusion à un proverbe : *Quoi! la chouette à Athènes*[3]! Et *Demon*, cité par le scholiaste d'Aristophane, dit à ce sujet que les Athéniens frappent *la chouette*, non-seulement en argent, mais en bronze : pourquoi

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 6, t. 2, p. 95.

[2] *Discorso delle monete d'Atene*, Mém. de l'acad. de Turin, t. 3, février 1807, p. 28.

[3] Τίς γλαῦκ' Ἀθήνας' ἤγαγε : Aristophanis *Aves*, vers 301, edit. Brunck.

Le proverbe, *apporter la chouette à Athènes*, s'appliquait à ceux qui s'occupaient de travaux inutiles.

ne cite-t-il pas aussi la monnaie d'or, puisque les Athéniens en ont eu ?

Périclès, en faisant connaître aux Athéniens les richesses qu'ils pouvaient employer à la guerre du Péloponèse, leur dit que la citadelle renfermait six mille talens d'argent marqué, et cinquante talens d'or et d'argent non frappé[1]. Eckhel[2] conclut de ce calcul de Périclès que, si la monnaie d'or eût été en usage à Athènes, il n'aurait pas négligé, dans une pareille occasion, de donner aussi le compte de l'or monnayé. Barthélemy et Pellerin ne connaissaient pas de médailles d'or d'Athènes. Depuis que le savant Eckhel, qui doutait de l'authenticité de celle du musée de Turin, a publié son ouvrage, on en a trouvé quelques autres. Si elles sont encore rares, nous avons, en revanche, beaucoup de monnaies d'argent des Athéniens. Les plus anciennes portaient pour type un bœuf, d'où venait le proverbe, *un bœuf lui a fermé la bouche*[3]; mais il ne nous en est parvenu aucune avec ce type. Ceux que l'on trouve le plus fréquemment, sont la tête de Pallas, et la chouette dont le nom se donnait à la monnaie.

Barthélemy ayant traité particulièrement des

[1] Thucydid, l. 2, c. 13.

[2] Doctr. numor. t. 2, p. 206.

[3] Βοῦς ἐπὶ γλώσσῃ βέβηκεν. *Bos linguam conscendit.*

monnaies d'Athènes, de leur poids et de leur valeur[1], nous nous bornerons à les considérer sous le rapport de l'art.

Le premier tétradrachme[2] dont nous donnons la figure[3] est des plus anciens temps de l'art monétaire. On y voit la tête de Minerve, protectrice de la ville. Le caractère du dessin annonce l'enfance de l'art. L'œil est de face dans une tête représentée de profil ; les traits, loin d'offrir l'idéal d'une divinité, ne présentent qu'une imitation grossière de la nature. Cependant il y a des monnaies d'Athènes, plus anciennes que celle-ci, où l'on voit une tête beaucoup plus informe. Le revers représente la chouette consacrée à la déesse protectrice de la ville. Deux feuilles avec le fruit de l'olivier sont dans un coin du carré creux, et les lettres AΘE. sont les initiales du nom d'Athènes.

L'autre tétradrachme[4], que l'on croit frappé du temps de Périclès, fait voir le grand progrès que les arts avaient fait dans l'Attique. La belle tête de la Minerve de Phidias doit avoir servi de modèle à celle-ci. Sa physionomie est noble et douce : c'est la Sagesse riante, qui, loin de re-

[1] Voyage d'Anacharsis, tom. 7, p. 279.
[2] De τέτρα, quatre, et δραχμὴ, drachme.
[3] Pl. 12, médaille d'argent du cabinet du Roi de France.
[4] Pl. 13, *idem*.

pousser les hommes par un regard sévère, les attire par le charme de la bonté. Le casque est très-orné; quatre chevaux semblent s'élancer de la visière; Pégase vole à côté d'eux, et peut indiquer que la poésie prend un essor plus noble quand elle est guidée par la raison et la philosophie. La chouette qui occupe le revers est posée sur un vase, sans doute pour indiquer l'excellente huile que produisent les oliviers cultivés dans le territoire de l'Attique. La petite figure d'Esculape n'est qu'un symbole monétaire, et les trois noms de *Menedême*, d'*Épigène* et d'*Ophélon*, sont ceux des trois magistrats qui présidaient alors à la monnaie d'Athènes[1]. La couronne d'olivier qui entoure le revers est un ornement plein de grâce, qui rappelle encore le culte de la divinité à laquelle les Athéniens devaient cet arbre précieux.

Les monnaies de bronze, plus rares à Athènes que celles d'argent, offrent des types plus variés. Sur l'une est représentée la dispute entre Neptune et Minerve. La déesse fait présent à la terre de l'olivier[2] : elle triomphe, et donne son nom à la ville de Cécrops. Sur une autre

[1] Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point : les uns prétendent que ce sont les noms de personnages illustres; d'autres ceux des archontes.

[2] Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 135, n.° 269.

médaille, Thésée combat l'affreux Minotaure, et délivre Athènes d'un tribut cruel et honteux [1]. Une autre monnaie représente la citadelle d'Athènes, et le rocher sur lequel elle est construite [2]. Il paraît singulier que des sujets historiques et intéressans soient retracés sur le métal le plus commun, lorsque la monnaie d'argent se distingue par une constante uniformité : on en donne pour raison que, les monnaies d'Athènes ayant cours, non-seulement dans toute la Grèce, mais encore chez les peuples barbares [3], cette uniformité même ajoutait à la confiance. Les sujets historiques qui avaient de l'intérêt pour les Athéniens n'en avaient aucun pour les autres peuples; et ceux-ci ne voyaient dans la monnaie dont ils adoptaient l'usage qu'une invention utile au commerce, et faite pour rendre les échanges plus faciles.

On a souvent fait la remarque que les monnaies d'Athènes étaient fort inférieures, pour la beauté du travail, à celles de villes et de contrées moins riches, moins puissantes, ou qui tenaient un rang peu illustre dans la Grèce.

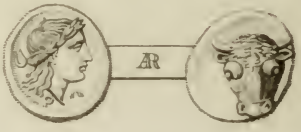
[1] Pellerin, Recueil de Médailles, t. 1, p. 148, pl. 22, n.° 6.
[2] *Idem*, n.° 4; et Atlas d'Anacharsis, pl. 27.

[3] Ἔν τε τοῖς Ἕλλησι καὶ τοῖς βαρβάροις ἁπανταχοῦ.
Non inter Græcos solum, sed et barbaros undique.
ARISTOPHANIS, *Ranæ*, v. 724, edit. Brunck.

En effet, n'est-ce pas dans cette belle Athènes si renommée par les monumens de l'architecture et de la sculpture que l'on devait s'attendre à voir l'art monétaire dans tout son éclat? Cependant ses monnaies sont bien loin de celles de la Sicile, de la Locride, de l'Épire, de la Macédoine et de la Béotie. La tête de Pallas, que l'on croit imitée du chef-d'œuvre de Phidias, est d'un dessin assez élégant; mais l'exécution n'a pas cette fermeté, ce fini que l'on admire sur d'autres médailles de la Grèce.

Eckhel pense que la même raison pour laquelle les Athéniens n'ont pas varié leurs types, est celle qui les a empêchés de donner à leurs monnaies plus de grâce et d'élégance : comme s'ils eussent craint que cela ne les rendît suspectes aux peuples chez lesquels elles avaient cours.

Nous ne pouvons guère adopter cette supposition. Le même type, mieux exécuté, ne pouvait ôter la confiance aux nations qui recevaient *la chouette* d'Athènes. Il semble plus naturel de penser que la capitale de l'Attique, qui avait d'habiles architectes, de grands sculpteurs et de bons peintres, n'avait pas d'habiles graveurs de médailles, et que l'orgueil national s'opposait à ce qu'on en employât d'étrangers.



PHOCIDE.

Province de la Grèce.

Tête d'Apollon, couronnée de laurier. Dans le champ une lyre et les lettres ΦΩ. Initiales du mot ΦΩΚΕΩΝ.

℞. Tête de bœuf.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXII Tom II. pag. 375.

PHOCIDE,

PROVINCE DE LA GRÈCE [1].

Tous les peuples de la Grèce avaient contribué à enrichir le trésor du temple de Delphes, et les Phocéens ne se firent pas un scrupule d'y puiser, et de frapper des monnaies avec l'or des offrandes sacrées. Cependant les médailles d'or de la Phocide [2] nous seraient encore inconnues, si l'on n'en avait trouvé une, qui est conservée dans le cabinet de Vienne, et qui a été publiée par Eckhel [3]. Elle ne diffère de celle dont nous donnons la figure [4] que par le métal. On y voit la tête d'Apollon, et au revers la tête d'un bœuf, vue de face. Sur notre médaille, une lyre est auprès de la tête d'Apollon. Sa fabrique annonce le bon temps de l'art. On a d'autres médailles de la Phocide, dont le travail prouve une fabrication beaucoup plus ancienne: la tête qui y est représentée est celle d'une femme, dans un carré creux, et d'un caractère qui rappelle l'enfance

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 22, t. 2, p. 375.
[2] Idem, ch. 22, t. 2, p. 375.
[3] Doctr. numor. tom. 2, p. 193.
[4] Pl. 14, médaille du cabinet du Roi.

de la gravure. Le revers porte constamment la tête d'un bœuf : quelquefois cette tête est ornée de bandelettes, ce qui peut faire penser que ce type indique les nombreuses victimes que l'on sacrifiait à Apollon.

Une autre médaille de bronze du cabinet du Roi porte trois têtes de bœufs disposées en triangle, et également ornées de bandelettes. Le revers de cette médaille offre une couronne de laurier et la lettre T. On trouve sur presque toutes les médailles de la Phocide des attributs du culte d'Apollon. Cela n'est pas étonnant, puisque son oracle y était célèbre, et que le temple de Delphes était la plus grande richesse du pays.

Les habitans de la Phocide n'ont pas la réputation d'avoir cultivé les lettres et les arts. C'est cependant chez eux que se trouvait le mont Parnasse, qu'habitaient Apollon et les Muses ; et la fontaine de Castalie, si vantée par les poëtes. Mais, si les Phocéens n'ont pas ressenti l'influence du dieu des arts et des vers, ils lui rendaient pourtant hommage en lui consacrant leurs monnaies. On voudrait y voir la représentation du temple d'Apollon, ou celle de la fontaine des Muses, d'où leur est venu le surnom de *Castalides ;* et l'on regrette toujours que les pièces frappées par les anciens n'aient pas été plus illus-

trées par ces objets que les poëtes et les historiens ont fait revivre dans notre souvenir : on y en trouve cependant beaucoup plus que nous n'en transmettrons nous-mêmes à notre postérité. Il faut considérer que ce que nous nommons *médailles* étaient leurs monnaies, et qu'elles sont pleines de représentations poétiques, en harmonie avec le culte ou le génie de chaque peuple; tandis que les nôtres, froidement uniformes, ne joignent à la tête du prince que des armoiries, et le plus souvent la valeur de la pièce écrite en gros caractères.

Il est vrai que depuis quelques siècles nous avons consacré aux événemens publics ou particuliers de véritables médailles, pièces qui n'entrent point dans le commerce, et qui sont classées dans les cabinets de quelques curieux. Ces médailles, qui ne sont point populaires, ne peuvent produire le même effet que la monnaie sur laquelle tout le monde trouverait retracée la mémoire d'un grand événement, ou le portrait d'un grand homme : mais l'audace des faussaires profiterait trop aisément de cette variété des monnaies, et l'on serait journellement exposé à être leur dupe.

Dans les petits états de la Grèce, à une époque encore rapprochée de l'origine de la société, on

pouvait avoir moins de méfiance : cependant nous venons de voir, par l'exemple des Athéniens, ce qu'est obligé de faire un peuple dont les relations commerciales s'étendent au loin.

Chaque ville de la Phocide était indépendante, et mettait autant d'importance à garder sa liberté particulière que toute la nation des Phocéens avait mis de zèle à défendre la liberté commune. Cependant on pourrait supposer qu'il n'y avait pour tout le pays qu'une seule monnaie, en raison de la petite quantité que l'on en a trouvée avec les noms des villes de la Phocide. Les seules villes dont il nous en reste sont Amphicée, Élatée, Cyparisse et Delphes; encore celle de Cyparisse est-elle attribuée par quelques antiquaires à Cyzique, dans la Mysie. Quant aux médailles de Delphes, elles ont toutes été frappées sous les empereurs, excepté celle qui va faire le sujet de l'article suivant.

DELPHES.

Ville de la Phocide.

Tête de Cérès voilée et couronnée d'épis.

R: ΑΜΦΙΚΤΙΟ.. *Apollon vêtu d'une longue robe, couronné de laurier, assis sur la Cortine et appuyé sur la lyre, tient une longue branche de laurier. Devant lui, le Trépied.*

Voyage d'Anacharsis Chap. XXVI Tom. II. pag. 3.. et Chap. XXXV. T. III. pag. 301.

DELPHES,

VILLE DE LA PHOCIDE.

Il n'est point certain que cette médaille [1] ait été frappée à Delphes. Elle contraste, par la beauté du travail, le caractère du dessin et sa belle composition, avec les autres médailles de la Phocide.

Le tribunal des Amphictyons était composé des députés de douze nations de la Grèce, qui se réunissaient à Delphes [2] chaque printemps, et au bourg d'Anthéla en automne; et comme notre médaille ne porte pas le nom de Delphes, mais le mot AMΦIKTIO, elle pourrait bien n'être pas une monnaie usuelle, mais une médaille qui se donnait à un Amphictyon, comme une marque de sa dignité.

Il est très-intéressant de retrouver sur cette pièce d'argent la mémoire de ce tribunal célèbre dans toute la Grèce, et qui jugeait, entre autres attentats, ceux qui étaient commis contre le droit des gens. Il pouvait condamner non-seu-

[1] Pl. 15, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[2] Voyage d'Anacharsis, chap. 22, t. 2, p. 377.

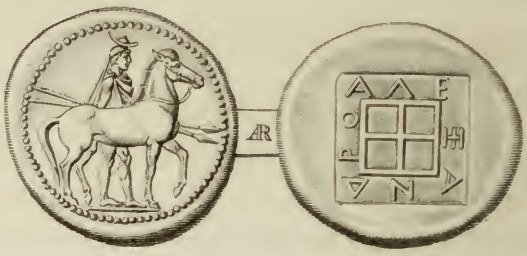
lement les rois, mais les nations coupables, et obliger un peuple puissant à réparer ses torts. Si un pareil tribunal n'a pu empêcher ni les guerres, ni les crimes politiques, n'en sachons pas moins de gré aux hommes qui avaient cherché à les prévenir par une sage et noble institution.

La tête que l'on voit sur la médaille des Amphictyons est celle de Cérès couronnée d'épis et voilée. Cérès *Amphictyonide* avait un temple près des Thermopyles [1], non loin du bourg d'Anthéla, dont nous venons de parler.

La figure du revers a souvent été prise pour celle d'Apollon. Eckhel [2] pense que c'est plutôt celle de la sibylle Hérophile, qui rendait ses oracles au temple de Delphes. Cette figure, couronnée de lauriers et vêtue d'une longue robe, porte d'une main une branche de laurier; l'autre soutient son menton dans l'attitude de la réflexion, et son coude est appuyé sur une lyre. Devant elle est un trépied.

Tous ces attributs conviennent parfaitement au dieu qu'on révérait à Delphes; et si ce n'est pas lui que l'on voit sur cette médaille, ce peut être un des Amphictyons, ou le chef de ce tribunal, représenté avec l'idéal d'Apollon.

[1] Hérodote, l. 7, §. 200.
[2] T. 2, p. 195.



ALEXANDRE I.ER

Roi de Macédoine, depuis l'an 497 jusqu'à 454, av. J.C.

Un homme coiffé du chapeau macédonien, vêtu d'une chlamyde et portant deux lances, marche à coté d'un cheval dont il tient les rênes.

℞: *Une Aire carrée divisée en quatre parties égales. On lit autour,* ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ. *Le tout est dans un carré creux.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXII. Tom. II. pag. 383.

ALEXANDRE Ier,

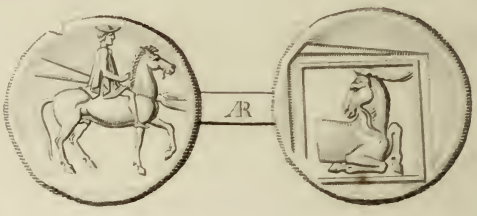
ROI DE MACÉDOINE.

La fondation du royaume de Macédoine est attribuée à *Caranus*, Argien, de la race d'Hercule, et frère de Phidon, roi d'Argos, qui régna 894 ans avant l'ère vulgaire [1]. La Macédoine eut une longue suite de rois depuis ce prince [2] jusqu'à Alexandre Ier, dont nous avons des médailles sur lesquelles on lit son nom [3]. La forme des lettres, la terminaison en O, le carré creux, tout atteste qu'elles ont été frappées dans les plus anciens temps de l'art monétaire. Les médailles de rois les plus anciennes que l'on connaisse, sont celles de Gélon, roi de Syracuse, et celles d'Alexandre Ier. La belle suite des tétradrachmes des rois de Macédoine commence à ce prince, qui eut le surnom de *riche*, sans doute parce qu'il fit exploiter les mines voisines de la Macédoine, qui produisaient chaque jour un talent d'argent [4].

[1] Marm. oxon. epoch. 31, p. 66, lin. 45, edit. Maittaire.
[2] Voyage d'Anacharsis, ch. 22, t. 2, p. 383.
[3] Pl. 16, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[4] Hérodote, l. 5, §. 17.

La face de cette médaille représente un homme marchant auprès d'un cheval; il porte deux lances ou javelots ; il est vêtu de la pénule, et couvert du chapeau macédonien, dont la forme est remarquable : elle nous fait connaître le costume de ce pays, et l'usage de faire porter deux lances par les soldats. Le bouclier macédonien, dont la forme diffère de celui des Béotiens, ne se trouve pas sur les médailles des premiers rois de Macédoine : on ne le voit que sur les médailles d'Antigone, de Démétrius son fils, et de Philippe, père de Persée. C'est sur les médailles de Perdiccas que l'on voit pour la première fois un casque. Cependant il paraît que l'usage n'en était pas général, et que celui du chapeau macédonien s'était conservé, puisqu'on le retrouve sur les médailles des règnes postérieurs, et entre autres sur une pièce d'or de Démétrius Poliorcètes, où l'on voit au revers un cavalier qui en est coiffé.

Le revers des médailles d'Alexandre Ier n'est encore qu'un carré creux, sur lequel on ne voit point de type ; mais les divisions en sont régulières, et les lettres bien formées. Nous allons voir dans les médailles suivantes d'Archélaüs, de Philippe II, de la ville d'*Amphipolis*, la gradation de l'art; et son enfance dans la médaille de la ville de *Lete*.



ARCHÉLAÜS Ier

Roi de Macédoine depuis l'an 413 jusqu'à 399 avant J. C.

Un homme à cheval, coiffé du chapeau macédonien, vêtu de la Pénule *ou manteau court, et portant deux lances.*

R: La partie antérieure d'une chèvre dans un carré creux.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXIII. Tom. II. pag. 424.

ARCHÉLAÜS,

ROI DE MACÉDOINE [1].

Le fils de Perdiccas II ne monta sur le trône de Macédoine qu'après l'avoir arrosé du sang de son frère, qui le lui avait disputé.

Les médailles de ce prince [2] ressemblent, par leur fabrique, à celles d'Alexandre Ier; on y voit le même carré creux; le cavalier est vêtu de la pénule, coiffé du chapeau, et porte deux lances. Le cheval n'est pas bridé comme celui de la médaille d'Alexandre Ier; mais on sait que, dans les ouvrages de l'art, les anciens sous-entendaient beaucoup de détails, et se dispensaient de représenter des accessoires qui embarrassent, surtout dans un petit espace, et qui ôtent à l'exécution la grâce et la légèreté. Cependant sur aucune des deux médailles le cheval ne porte de selle, et ici le cavalier est monté à cru.

Le nom d'Archélaüs n'est pas écrit sur notre médaille, mais il se trouve sur d'autres pièces semblables, et particulièrement sur une où l'on

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 23, t. 2, p. 424.
[2] Pl. 17, médaille d'argent du cabinet du Roi.

voit une tête d'homme ceinte d'un diadème. Cette tête n'est pas celle du prince, puisqu'il n'était pas encore d'usage à cette époque de la placer sur les monnaies. Sur le revers des médailles d'Archélaüs, on voit un casque, un cheval, la partie antérieure d'un lion; sur la nôtre, c'est celle d'une chèvre, ou du moins d'un animal du genre de l'antilope. On explique ainsi ce revers [1] : Caranus assiégeait la ville d'Édesse; profitant de l'obscurité, il suivit un troupeau de chèvres qui y rentrait, et, ayant ainsi trompé les gardes, il s'introduisit dans la ville et s'en empara. Il changea ensuite le nom d'*Edessa* en celui d'*Ægas* ou *Ægæ*, qui signifie *chèvre* [2]. Cette ville fut la résidence des rois de Macédoine jusqu'à ce que Philippe l'eût transportée à Pella : cependant on conserva la coutume de les y ensevelir.

[1] Eckhel, Doctr. num. t. 1, p. 82.
[2] Justin. l. 7, c. 1.

PHILIPPE II.

Roi de Macédoine, depuis l'an 359 jusqu'à 336 av. J. C.

Tête d'Apollon, couronnée de laurier.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. *Figure dans un bige ou char à deux chevaux. Dessous, un vase.*

Voyage d'Anacharsis, Chap XXIII. Tom II. pag. 424.

PHILIPPE II.

Roi de Macédoine, depuis l'an 359 jusqu'à 336 av. J.C.

Tête de Jupiter, couronnée de laurier.

℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. *Cavalier portant une palme. Dans le champ, une grappe de raisin*

Voyage d'Anacharsis, Chap XXIII Tom II pag 424

PHILIPPE II,

ROI DE MACÉDOINE [1].

Ce prince, également grand dans la paix et dans la guerre, fut le protecteur des lettres et des arts. Il fut formé aux vertus et à la science des combats par Épaminondas. Il monta sur le trône l'an de Rome 395, à peine âgé de vingt-deux ans, et il mérita, par ses éminentes qualités, d'être admis dans le conseil des Amphictyons. Parmi tous les rois de Macédoine, il ne fut surpassé que par son fils. Cependant, si l'on prétend, pour affaiblir sa gloire, qu'il acheta la Grèce plutôt qu'il ne la vainquit [2], elle n'en fut pas moins sa conquête, et il suivit en cela le conseil que lui donna l'oracle de Delphes [3] : « *Combats « avec des lances d'argent, et tu soumettras tout.* » Horace a dit de ce vainqueur : « *Le Macédonien a « enfoncé les portes des villes et vaincu les rois « ses rivaux à force de présens* [4]. On ne doit

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 23, t. 2, p. 424.

[2] Valer. Maxim. l. 7, c. 2.

[3] Suidas, lexic. in verbo Ἀργυρέα.

[4] *diffidit urbium*
Portas, vir Macedo, et subruit æmulos
Reges, muneribus. Horat. carm. l. 3, od. 16.

pas s'étonner des richesses numismatiques que fournit son règne, encore moins de la beauté du travail que l'on remarque sur ses monnaies. Il fit fouiller des mines dans la Thessalie et dans la Thrace [1], et frapper une grande quantité de monnaies d'or [2], qui, de son nom, furent appelées *Philippes*. Le nombre en fut immense, si l'on en croit les historiens. Ces monnaies se répandirent partout, et furent même imitées par les barbares. La tête que l'on y voit est celle d'Apollon couronnée de lauriers. Le revers porte un bige, ou char à deux chevaux, en pleine course. Plutarque dit que Philippe fit représenter sur ses monnaies la victoire qu'il remporta à la course des chars dans les jeux olympiques [3], le jour même de la naissance de son fils Alexandre. Cela doit détruire l'opinion de ceux qui pensent que ce bige est relatif à sa victoire sur les Phocéens.

Le type principal de ces médailles est toujours le même; mais les petits symboles qui l'accompagnent, et que l'on appelle *signes monétaires*, varient à l'infini. On pense que ces symboles indiquaient la ville où la médaille avait été frappée. Celui que l'on voit sur notre médaille

[1] Justin. l. 8, c. 3.

[2] Pl. 18, médaille d'or du cabinet du Roi.

[3] Plutarch. in Alexandr.

est un *diota* ou vase à deux anses. Ceux que l'on trouve sur d'autres médailles d'or de Philippe, sont un foudre, une massue, un trident, une Victoire, un griffon, un cheval marin, une tête d'homme, celle du Soleil, un épi, un bouclier, et d'autres figures moins remarquables. Souvent ce sont des monogrammes dont le sens est inexplicable.

Ces médailles portent le nom de Philippe, ΦΙΛΙΠΠΟΥ ; mais le titre de *roi*. ΒΑΣΙΛΕΩΣ, n'y est pas joint. Ce n'est que sous Alexandre-le-Grand que l'on trouve pour la première fois ce titre avec le nom d'un roi de Macédoine : il y a cependant beaucoup de médailles de ce prince où il n'en est point décoré.

On découvre très-fréquemment des *philippes* dans tous les pays qui étaient habités ou fréquentés par les Grecs et les Romains. On ne doit pas s'étonner de la grande quantité qui s'en est répandue partout, si l'on pense au nombre qu'Alexandre en avait fait fabriquer pour lui du vivant de son père. Ce nombre était si considérable, que les régens du royaume dûrent en faire frapper très-peu, après sa mort, au nom de Philippe Aridée [1].

La monnaie d'argent de Philippe fut aussi très-

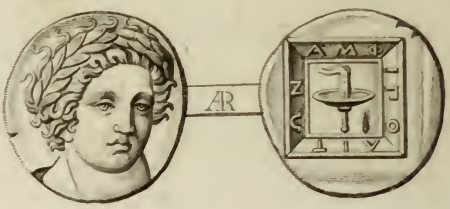
[1] Pellerin. Méd. de Rois, pag. 10.

commune, et les cabinets en possèdent une grande quantité. Celle que nous donnons ici[1] représente d'un côté la tête de Jupiter, barbue et couronnée de lauriers. Le revers offre une figure virile, nue, à cheval, tenant d'une main la bride, et portant de l'autre une palme. Au-dessous, dans le champ, on voit une grappe de raisin, et autour du type on lit le nom du roi, ΦΙΛΙΠΠΟΥ.

La figure à cheval n'est pas celle d'un homme fait; c'est tout au plus celle d'un adolescent. Elle est nue, sans armes : ce ne peut donc pas être celle d'un guerrier. La palme qu'elle tient à la main annonce que le revers a rapport à quelque victoire de Philippe, et son règne a fourni plus d'une fois l'occasion de célébrer des triomphes.

Les imitations barbares de cette monnaie d'argent furent sans doute frappées dans les montagnes de l'Illyrie et au milieu de la Thrace. Le nom de Philippe y est écrit d'une façon presque inintelligible. On y lit ΦΛΙΠΠ., ΦΥΛΠΥ., ΙΛΠΟΥ., ΙΛΙΛ. Ces grossières copies sont des témoignages de l'étendue des conquêtes de ce prince, et de la soumission des différens peuples auxquels il avait donné des lois.

[1] Pl. 19, médaille d'argent du cabinet du Roi.



AMPHIPOLIS.

Ville de Macédoine.

Tête d'Apollon, couronnée de laurier.

℞. Un flambeau, dans un carré creux sur les bords du quel on lit ΑΜΦΙΓΟΛΙΤΩΝ. Un épi.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXIII. Tom. II. pag. 426.

AMPHIPOLIS,

VILLE DE LA MACÉDOINE[1].

Cette ville célèbre, qui fut choisie par Paul-Émile pour être la capitale de la Macédoine, avait été fondée par les Athéniens.

Le fleuve *Strymon* ayant deux embouchures, la ville était située dans l'angle qu'elles forment en se divisant, et les Athéniens lui donnèrent le nom d'*Amphipolis*[2] pour exprimer sa position équivoque[3] entre la Macédoine et la Thrace[4].

La tête laurée que l'on voit sur ses médailles[5] est décrite comme celle d'Apollon. Cependant elle a une expression de tristesse qui ne convient pas à l'idéal du dieu des arts et de la poésie. Sa tête penchée sur son cou n'a pas non plus l'attitude qui convient à la sérénité d'un dieu.

Le flambeau que l'on voit dans le carré creux du revers pourrait avoir rapport aux *Lampadophories*, fêtes que l'on célébrait en l'honneur

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 23, t. 2, p. 426.
[2] De Ἀμφὶ, *utrinque*, de part et d'autre, et πόλις, ville.
[3] D'Anville, Géographie ancienne, t. 1, p. 241.
[4] Le nom d'Amphipolis est maintenant *Iamboli*.
[5] Pl. 20, Médaille d'argent du cabinet du Roi.

des dieux, et dans lesquelles on courait avec des flambeaux allumés. Dans le champ est un épi, symbole de l'abondance. Sur une autre médaille semblable, le symbole est un bouclier béotien. Il est assez singulier de trouver ce bouclier sur une médaille de la Macédoine.

Les médailles d'argent de la ville d'Amphipolis sont très-rares; on ne connaît que les deux dont je viens de faire mention.

Quant à celles de bronze, elles ont aussi de l'intérêt : nous allons citer celles dont Pellerin a donné la figure [1].

L'une représente la tête de Jupiter, et au revers un aigle sur un foudre [2]. Ce type est commun à plusieurs villes. Le maître des dieux avait partout les premiers hommages.

Une autre médaille [3] offre la tête de Diane, et au revers deux boucs combattant. Le même type se retrouve sur les médailles de Thessalonique, et doit rappeler le culte de Pan, qui était répandu dans la Macédoine. Ces combats de boucs étaient appelés chez les Grecs κυρηβασία [4], *cyrébasies*.

D'autres médailles ont pour revers Pallas Nicéphore (Porte-victoire), un dauphin, un trident.

[1] Recueil de Médailles, t. 1, p. 180, pl. 30.
[2] Ibid. n.° 22.
[3] Ibid. n.° 23.
[4] Schol. Aristoph. ad Equit. v. 272.

LETE.

Ville de Macédoine

Un Centaure enlevant une femme, sur une base ornée de six globules. Le mot AETAION *en caractères très anciens*

℞. *Un casque dans un carré creux.*

Voyage d'Anacharsis Chap. XXIII. Tom II pag 426 et suiv.

LETE,

VILLE DE LA MACÉDOINE.

Avant de quitter la Macédoine[1], qui vient de nous offrir des médailles d'un temps où l'art commençait à s'améliorer, il est bon de faire voir un de ces ouvrages primitifs, essais grossiers dans lesquels se trouvait pourtant le germe des gracieuses compositions et de l'exécution parfaite que nous admirons dans les monnaies des Grecs.

La médaille que nous donnons ici[2] était attribuée autrefois à l'île de Lesbos. On lisait ainsi les caractères anciens qui y sont tracés: ΛΕΤΒΙΩΝ. M. Sestini[3] a le premier rendu cette médaille à la ville de Lete en Macédoine, en remarquant qu'il faut lire en caractères rétrogrades, NOIATƎΛ. Il attribue à cette ville toutes les médailles que l'on donnait jadis à Lesbos, à la Thessalie ou à Amphipolis, et qui représentent, soit un centaure, soit un satyre enlevant une femme ou cherchant à lui faire violence.

Le caractère des figures, la composition du groupe, la forme des lettres, tout annonce que

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 23, t. 2, p. 426.

[2] Pl. 21, médaille d'argent du cabinet du Roi.

[3] Lettere numismatiche. *Berlino*, 1804, tomo sesto, p 2

ces médailles sont d'une époque très-reculée. Le centaure qui enlève une femme pourrait être Nessus enlevant Déjanire. Cette idée que les centaures et les satyres cherchaient à s'emparer des femmes remonte aux premiers temps de la société. Des hommes simples et grossiers prirent pour un être d'une double nature celui qui, monté sur un cheval, profita le premier de la vitesse de son coursier pour enlever aux autres les objets qui tentèrent sa cupidité; et il est probable que ces prétendus centaures enlevèrent souvent des femmes, et les conduisirent dans les demeures qu'ils s'étaient formées dans les bois et les cavernes.

Barthélemy, dans le Voyage d'Anacharsis, ne parle point de la ville de *Lete*, dont les médailles étaient encore inconnues de son temps; nous avons cru devoir en placer une ici pour faire juger du travail le plus ancien des monétaires macédoniens. Cette monnaie est antérieure à celles d'Alexandre I.er

La ville de Lete est connue par la mention qu'en font Pline[1] et Ptolémée[2]. Il paraît que cette ville était située à l'extrémité de la Mygdonie, aux confins de l'Amphaxitide.

[1] In ora sinus Macedonici oppida Chalastra; et intus Phileros, Lete. *Plin.* liv. 4, cap. 10.

[2] Λητὴν. Ptolémée, liv. 3, c. 3.

ABDÈRE.

Ville Grecque de Thrace.

ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ. *Tête couronnée de laurier, d'Apollon ou d'Abdère fondateur de la ville.*

℞. *Un Griffon accroupi.* ΕΠΙ ΠΑΥΣΑΝΙΩ sous Pausanion.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXIX. Tom. III. pag. 144.

ABDÈRE,

VILLE DE LA THRACE.

C'est une des faiblesses de l'homme de vouloir se donner une origine illustre. Toutes les villes prétendent devoir leur fondation à des dieux, ou tout au moins à des héros. La ville d'Abdère[1], selon les uns, tient son nom d'*Abdera*, sœur d'Hercule, et selon d'autres, d'*Abderus*, ami de ce héros, qui avait élevé cette ville pour honorer sa mémoire et se consoler de sa mort. La ville d'Abdère pouvait se glorifier avec plus de raison d'avoir donné le jour au philosophe Démocrite.

On voit sur la monnaie de cette ville[2] la tête d'Apollon. Les Abdéritains cultivaient avec passion la poésie et la musique, dont Apollon était le protecteur. Le revers porte un griffon, animal consacré au dieu de la poésie. Pline[3] semble douter que le griffon soit un être fabuleux. Voici la description qu'en donne Servius[4]. « Les griffons, « espèce d'animaux féroces, prennent naissance « sur les monts hyperboréens. Leur corps est cé-

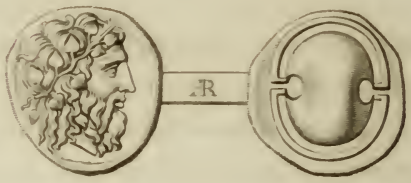
[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 29, t. 3, p. 144.
[2] Pl. 22, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[3] Lib. 19, c. 49.
[4] Ad *Virgil.* eclog. 8, v. 17.

« lui d'un lion, leur tête et leurs ailes celles d'un « aigle. » Ctésias[1] dit avoir vu, vers l'Euphrate, des griffons à plusieurs ailes. Ce sont, dit-il, des oiseaux quadrupèdes, de la grandeur d'un loup, qui ont les jambes et les griffes du lion, des plumes rouges sur la poitrine, et de noires sur le reste du corps. Dans Æschyle, Prométhée dit à Io qui l'interroge, qu'elle doit se garder des *griphes à la gueule pointue*, chiens muets de Jupiter[2].

La médaille d'Abdère nous représente le griffon absolument tel qu'on vient de le voir décrit. C'est une de ces belles chimères que les Grecs ont formées de l'association de plusieurs êtres existans, et qui, monstrueuses suivant les lois de la nature, ont reçu de l'art les formes les plus nobles et les plus élégantes. On pense que la première idée de ces bizarres assemblages leur est venue de l'Inde et de la Perse, dont les peintures et les sculptures en offrent beaucoup d'exemples : mais, en les perfectionnant, les Grecs en sont devenus les véritables créateurs.

La médaille que nous donnons ici est d'un beau travail. On voit encore, du côté de la tête, des traces du carré creux qui rappelle la seconde époque de l'art. Sous le griffon, on lit le nom de *Pausanion*, magistrat de la ville.

[1] Ctesias, in Indic., c. 12.
[2] Prometh. act. 5, v. 802.



BÉOTIE.

Province de la Grèce.

Tête de Bacchus indien, couronnée de lierre.

R. Bouclier Béotien.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXIV. Tom. III pag. 251.

BÉOTIE,

PROVINCE DE LA GRÈCE.

Anacharsis[1], en rapportant l'opinion que l'on a communément des Béotiens, qui passaient, parmi les peuples de la Grèce, pour être pesans et stupides, cite pourtant en leur faveur d'heureuses exceptions, et cette province peut tirer un grand lustre des noms d'Épaminondas, d'Hésiode, de Corinne et de Pindare.

C'est dans la Béotie que coule le Permesse, et que s'élève le mont Hélicon; c'est là qu'a pris naissance la fable riante des Muses, et cependant Pindare lui-même accuse ses compatriotes d'être ignorans et grossiers[2].

Les Béotiens s'adonnèrent plus aux exercices du corps qu'à ceux de l'esprit; ils n'avaient point ces dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la nature: mais ils étaient en général braves, aguerris, et fiers des victoires qu'ils avaient remportées sous Épaminondas[3].

Leurs médailles annoncent en effet un peuple guerrier. Leur type le plus ordinaire est un bouclier oblong et échancré des deux côtés, qui

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 34, t. 3, p. 251.
[2] Pind. Olymp. 6, v. 152.
[3] Voyage d'Anacharsis, ch. 34, t. 3, p. 278.

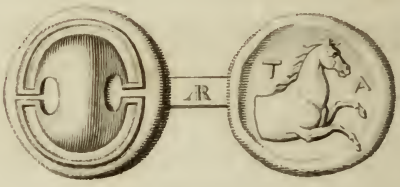
ressemble aux *boucliers anciles* des Romains. Il occupe le revers de la médaille dont nous offrons ici la figure [1].

La tête que l'on voit de l'autre côté est celle de Bacchus. Ce dieu avait reçu la naissance d'une mère thébaine, et la ville capitale de la Béotie s'enorgueillissait également d'avoir vu naître le conquérant de l'Inde, et Hercule, surnommé le héros thébain.

Les médailles de la Béotie ont ordinairement pour inscription deux ou trois lettres initiales, qui indiquent des noms de villes et des noms de magistrats. L'une d'elles porte, du côté du carré creux, un Θ, *thêta*, d'une forme très-ancienne, et qui est la lettre initiale du mot ΘΕΒΗ.

Sur d'autres médailles on voit la tête de Jupiter, celle d'Hercule, et souvent, au lieu d'une tête, on y trouve pour type un *diota* ou vase à deux anses, d'une forme élégante, et plus ou moins orné. Ce vase est relatif au culte de Bacchus. Les symboles qui accompagnent le plus ordinairement le bouclier et le vase, sont la feuille de lierre, la massue, attributs de Bacchus et d'Hercule. Sur des médailles moins anciennes on voit une Victoire tenant une couronne et un trident, et on lit en entier le mot ΒΟΙΩΤΩΝ.

[1] Pl. 23, médaille d'argent du cabinet du Roi.



TANAGRA.

Ville de Béotie.

Bouclier Béotien.

℞. TA. *Lettres initiales du mot* ΤΑΝΑΓΡΑΙΩΝ. *La partie antérieure d'un cheval en course.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXII. Tom. III. pag. 255.

TANAGRA,

VILLE DE LA BÉOTIE.

Corinne était de Tanagra ; Anacharsis vit son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, et son portrait dans le gymnase [1]. Les médailles de Tanagra ne nous offrent ni le portrait ni le tombeau de cette femme célèbre.

On voit d'un côté, sur les médailles de cette ville [2], le bouclier béotien, et de l'autre la partie antérieure d'un cheval, avec les lettres initiales T A.

Eckhel [3] cite une médaille de bronze qui porte d'un côté la tête de Bacchus couronnée de lierre, et de l'autre une grappe de raisin. Il dit que cette médaille est de la plus belle conservation et de la fabrique la plus élégante. Ce type convient à une ville dont le territoire produisait le meilleur vin de la Béotie.

Les habitans de Tanagra possédaient beaucoup de bourgs et de villages ; le terrain qui leur appartenait s'étendait jusqu'à la mer, et on y

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 34, t. 3, p. 255.
[2] Pl. 24, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[3] Num. vet. tab. 8, fig. 3, p. 114.

voyait un temple d'Apollon, distant de la ville de cinq mille pas. Le culte de ce dieu est rappelé par une médaille de bronze sur laquelle on voit une lyre, et qui est rapportée par *Pembrock*. Apollon lui-même est représenté sur une médaille de cette ville, mais d'un temps bien postérieur, puisqu'elle a été frappée au revers de Germanicus.

Au surplus, d'autres médailles de cette ville sont consacrées à Mercure et aux Grâces, qui n'y avaient pourtant pas un culte particulier.

Les Athéniens remportèrent près de cette ville une victoire sur les Lacédémoniens.

PLATÉE.

Ville de Béotie.

ΓΛΑ. *Commencement du mot*
ΠΛΑΤΑΙΩΝ. *Tête de Junon coiffée d'une couronne ornée de fleurs.*

℞. *Bouclier Béotien*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXIV. Tom. III. pag. 256

PLATÉE,

VILLE DE LA BÉOTIE[1].

Platée est célèbre par la victoire que remportèrent sous ses murs Pausanias et Aristide, sur Mardonius, général persan. Cette ville fut détruite par les Thébains 370 ans avant J. C. Quoiqu'elle ait été rétablie par Alexandre-le-Grand, elle ne recouvra jamais son ancienne splendeur, et il est vraisemblable qu'elle ne frappa plus de monnaies. Du reste, ses médailles sont très-rares[2], et leur travail annonce leur ancienneté. On y voit[3] les lettres ΠΛΑ, initiales du nom de la ville, et la tête de Junon Cithéronienne, sa divinité tutélaire. Cette ville était située auprès du mont Cithéron, et de la route qui conduisait d'Athènes à Mégare. Le fleuve Arape coulait sous ses murs.

Le revers nous présente le bouclier béotien, qui se remarque sur les médailles de toutes les villes de cette contrée.

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 34, t. 3, p. 256.

[2] Le cabinet du Roi de France n'en possède qu'une seule en argent. Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 107.

[3] Pl. 25, médaille d'argent du cabinet du Roi.

La tête de Junon est coiffée d'une sorte de couronne ornée de fleurs, que l'on remarque sur plusieurs têtes de femmes, entre autres sur les médailles de la Crète [1]. Cette coiffure est très-gracieuse, et l'usage s'en est conservé dans plusieurs parties de la Grèce. Le nom de *calathus* qu'on lui donne annonce assez son origine ; c'est une espèce de vase ou de corbeille de fleurs. On sait que la plupart des statues des dieux n'étaient, dans les premiers temps, que des morceaux de bois informes, ou des colonnes auxquelles on donna ensuite une tête, ce qui forma les *hermès* ou statues en gaîne. Ce ne fut que successivement, et grâce aux progrès de l'art, qu'on en vint à exécuter des figures entières ; à cette époque, pour rappeler la première forme des simulacres des dieux, on leur conserva sur la tête cette espèce de calathus, qui fut ensuite plus ou moins orné, et qui est resté un attribut particulier du dieu Sérapis.

[1] Infrà, pl. 64.

THESPIES.

Ville de Béotie.

Tête de Diane; devant, un croissant. ΘΕΣ *Commencement du mot* ΘΕΣΠΙΕΩΝ.

℞. *Le Bouclier Béotien.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXIV. Tom. III. pag. 260.

THESPIES,

VILLE DE LA BÉOTIE[1].

Au temps de Strabon, il ne restait déjà plus que des ruines de cette ville, située au pied du mont Hélicon. On y a trouvé depuis des inscriptions qui attestent son existence et le lieu où elle était placée. *Cupidon* était le dieu que l'on honorait principalement à Thespies. On y avait institué en son honneur une fête et des jeux. Apollon et les Muses y avaient un culte particulier. La lyre du dieu, le laurier qui lui était consacré, sont les types de plusieurs médailles de cette ville[2]. Diane devait y être honorée aussi, puisqu'on la trouve représentée sur sa monnaie d'argent[3]. Outre le caractère de tête et la coiffure qui la font reconnaître, on voit devant elle le croissant, qui est son attribut distinctif. Ce croissant sert de type à d'autres médailles beaucoup plus petites, et sur lesquelles on ne

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 34, t. 3, p. 260.
[2] Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 111, n.° 114.
[3] Pl. 26, médaille d'argent du cabinet du Roi.

voit pas la tête de Diane. Le revers porte le bouclier béotien.

Nous avons ici un exemple de l'utilité des types pour reconnaître à quel pays appartient une médaille. Les lettres ΘΕΣ ne pourraient-elles pas faire attribuer celle-ci à la ville de Thes*protie* en Épire, ou à la Thes*salie*, si l'on n'y voyait le bouclier béotien? Faute d'un type parlant, il est nécessaire d'examiner le style du travail et le caractère de la fabrication, qui peuvent nous guider au milieu des incertitudes qu'offre souvent la connaissance des médailles.

OPONTE.

Ville Capitale des Locriens-Opontiens.

Tête de Cérès couronnée d'épis.

℞. ΟΠΟΝΤΙΩΝ. *Ajax roi des Locriens, dans l'attitude d'un combattant. A ses pieds une lance.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXIV. Tom. III. pag. 297.

OPONTE,

VILLE DE LA LOCRIDE[1].

L'ÉLÉGANCE et la perfection du travail peuvent faire comparer cette médaille[2] aux meilleures monnaies de Syracuse. La tête de Cérès offre le plus beau caractère. Elle porte de riches pendans d'oreilles; ses cheveux sont bien agencés; la couronne d'épis y est entrelacée avec grâce.

Le guerrier que l'on voit au revers est sans doute Ajax, fils d'Oïlée, roi des Locriens[3], qu'il ne faut pas confondre avec le fils de Télamon. Selon Homère et Ovide, ce héros était né chez les Opontiens. Son bouclier porte divers ornemens[4]: on y voit tantôt un griffon, tantôt un lion, tantôt un serpent. On peut comparer les types de ces médailles avec la peinture de *Théone*, dont parle Élien[5]. Quelques-unes de ces médailles présentent un *diota* ou vase à deux anses. Un passage de Plutarque pourrait expliquer ce sym-

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 34, t. 3, p. 297.
[2] Pl. 27, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[3] Strab. l. 9, p. m. 651.
[4] Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 92.
[5] Var. hist. l. 2, c. 44.

bole. Il raconte que les Opontiens, ayant recherché avec soin toute la monnaie que les Phocéens avaient frappée avec l'argent qu'ils avaient pris dans le temple de Delphes, en fabriquèrent un vase qu'ils consacrèrent à Apollon Delphien. Il est possible qu'ils aient voulu rappeler sur leurs monnaies cette réparation d'un sacrilége.

Il ne faut pas confondre les médailles des Locriens Opontiens ou Épicnémidiens avec celles des Locriens Ozoles, et avec celles des Locriens Épizéphyriens.

Les anciens auteurs donnent le surnom d'*Ozoles* aux Locriens établis entre le Parnasse et l'Étolie. Ceux qui habitaient la partie de la Locride entre le Parnasse et le golfe Maliaque, étaient surnommés *Épicnémidiens*, du nom de la montagne *Cnémis*. Ils n'avaient d'abord formé qu'un même peuple avec les Opontiens; la ville d'Oponte était leur capitale. Quant aux Locriens Épizéphyriens, c'étaient ceux d'Italie, ainsi nommés du promontoire *Zephyrium*, dont ils étaient voisins. Selon plusieurs auteurs, ces peuples avaient une origine commune.

THESSALIE.

Province de la Grèce.

Tête de Jupiter, couronnée de chêne.

R. ΘΕΣΣΑΛΩΝ *Pallas dans l'attitude de combattre, tenant sa lance et son bouclier...* ΛΛΟΥ. ΘΕΜΙΣΤΟ. *Probablement,* Thémiston *fils de* Céphale.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXV. Tom III. pag. 300.

THESSALIE,

PROVINCE DE LA GRÈCE.

La Thessalie, dit Anacharsis[1], fut le séjour des héros, et le théâtre des plus grands exploits. Les noms d'Hercule, d'Achille, de Pirithoüs, les combats des centaures et des Lapithes, ornent leurs antiques souvenirs. Les magiciennes l'ont rendue fameuse dans des temps plus rapprochés de la civilisation, et toutes ces traditions fabuleuses se sont évanouies devant les récits historiques des Thermopyles et de Pharsale.

Cette contrée est abondante en médailles; on n'en a, jusqu'à présent, trouvé aucune en or; celles d'argent remontent à une époque assez ancienne. La plupart des monnaies que l'on frappait dans tous les pays, excepté dans le milieu de l'Italie, avant Philippe, père d'Amyntas, étaient d'argent. La Thessalie ayant été soumise aux Macédoniens par Philippe, ses villes, soit par impuissance, soit parce qu'elles avaient perdu ce droit en perdant la forme républicaine, cessèrent de battre monnaie : ce fut à l'époque où la monnaie de bronze devint d'un usage plus général.

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 35, t. 3, p. 300.

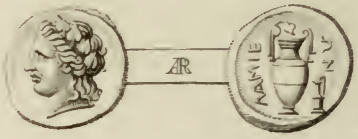
Le type le plus fréquent des médailles de Thessalie est un cheval. L'art de dompter les chevaux était surtout l'occupation des Thessaliens; il est si ancien, qu'il se trouve confondu avec les fables. Elles nous apprennent que le premier cheval est né dans la Thessalie, et qu'il a été dompté par les Lapithes, ses premiers habitans. C'est de là qu'est venue la fable des centaures. Il est constant que Philippe n'eut le désir de s'emparer de cette contrée que pour joindre à son armée les forces de la cavalerie thessalienne.

Sur la médaille dont nous donnons la figure[1], on voit la tête de Jupiter couronnée de chêne: c'est celle du Jupiter *Dodonéen*, dont le temple et les oracles avaient dans la Grèce tant de célébrité. Le revers nous offre Pallas casquée; elle tient sa lance et son bouclier, et semble prête à combattre. Cette figure de Minerve est tout-à-fait dans le style de celle que l'on voit sur les médailles d'Ilium. Minerve *Itonia* était principalement adorée dans la Thessalie.

Les Thessaliens étaient habiles à dompter les taureaux, et les combats dans lesquels ils développaient leur force et leur adresse contre ces animaux se nommaient *taurocatapsies*[2].

[1] Pl. 28, médaille d'argent du cabinet du Roi.

[2] Millin, Comparaison des hippocentaures et des taurocatapsies, etc. Mag. encycl. Août 1808.



LAMIA.

Ville de Thessalie.

Tête de Bacchus, couronnée de lierre.

℞. ΛΑΜΙΕΩΝ. *Vase à deux anses, surmonté d'une feuille de lierre, auprès un petit vase à une anse.*

Voyage d'Anacharsis Chap. XXXV. Tom III. pag. 313.

LAMIA,

VILLE DE LA THESSALIE.

La ville de Lamia [1] était située dans une contrée de la Thessalie appelée *Phthiotide*, à peu de distance d'un golfe que quelques auteurs nomment *Golfe-Lamiaque*, et d'autres *Golfe-Maliaque*. Il est vraisemblable que les habitans de cette ville changèrent de nom, et s'appelèrent *Lamiens* et *Maliens*. Cela paraît prouvé par une médaille de bronze du cabinet du Roi, qui porte le mot ΜΑΛΙΕΩΝ, et qui est absolument semblable à celle de Lamia par le type et par la fabrique. Le dernier nom de la ville fut sans doute *Lamia*, puisque la guerre que ses habitans soutinrent avec courage contre les Macédoniens, après la mort d'Alexandre, fut appelée de leur nom, *guerre lamiaque*.

Les médailles des Lamiens rappellent le culte de Bacchus [2]; elles portent la tête de cette divinité, et au revers on voit plusieurs vases de diverses formes, ornés de lierre, et accompagnés de ceps de vigne et de grappes de raisin.

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 35, t. 3, p. 313.

[2] Pl. 29, médaille d'argent du cabinet du Roi.

Le *diota*[1], ou vase à deux anses, que l'on voit sur notre médaille, est de la forme la plus élégante, et ne peut être comparé qu'à ceux que l'on trouve fréquemment sur les médailles de la Béotie. La feuille de lierre qui tient à l'une des deux anses, et qui la surmonte, annonce assez que ce vase est destiné à renfermer du vin, tandis que, sur les médailles d'Athènes, on suppose qu'il doit contenir de l'huile. Le petit vase en forme d'aiguière, qui est à côté, est probablement une mesure. On en trouve beaucoup de semblables parmi les vases grecs en argile, que l'on a long-temps et improprement nommés *vases étrusques*[2].

On trouve le *diota* sur les médailles de beaucoup de villes; nous allons le revoir sur les médailles de Chio; il est encore sur celles de Thasos, de Corcyre, de Naxos, de la Lucanie et de l'Ionie, où il est accompagné des symboles distinctifs de ces diverses contrées.

[1] C'est-à-dire à *deux oreilles*, de δίς, *deux*, et ὦς, au gén. ὠτὸς, *oreille*.

[2] On les appelait ainsi, parce que ceux qui en ont les premiers donné des descriptions les avaient regardés comme des monumens de l'art étrusque. Mais le plus grand nombre de ces vases se sont trouvés dans différentes villes de la Grande-Grèce et dans les tombeaux d'Athènes. On peut donc les appeler plus généralement *vases grecs*, quoiqu'il y en ait quelques-uns d'étrusques, ainsi que le prouvent les caractères des inscriptions qui s'y trouvent quelquefois.

LARISSE.

Ville de Thessalie.

Tête de femme ornée d'un diadême, de pendants d'oreilles et d'un collier. Ses cheveux épars lui donnent le caractère de Méduse.

R. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ. *Cheval bridé. La Thessalie était renommée pour sa cavalerie.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXV. Tom. III. pag. 333.

Picquet Jne scrip.t

LARISSE,

VILLE DE LA THESSALIE.

La ville de Larisse[1] était située sur le fleuve Pénée. Tite-Live la nomme *noble ville de la Thessalie*[2], et Lucain dit dans la Pharsale[3] :

« Larisse, autrefois puissante.... »

La tête de femme que l'on voit sur cette médaille[4], et dont les cheveux ont l'air de serpens, paraît être Méduse. Elle fut tuée par Persée, qui avait habité la ville de Larisse. Sa victoire est rappelée sur une médaille de bronze de cette ville, qui porte pour revers son casque et sa *harpé*[5]. La beauté de la figure représentée sur notre médaille, son air mélancolique, conviennent à cette Gorgone, et c'est ainsi que les grands artistes l'ont toujours représentée : ce n'est que dans l'enfance de l'art que l'on trouve des représentations de Méduse avec une tête effroyable et la langue pendante[6].

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 35, tom. 3, p. 333.
[2] *Illam in Thessalia nobilem urbem.* Lib. 31, cap. 46.
[3] *Atque olim Larissa potens....* Lib. 6, vers. 333.
[4] Pl. 30, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[5] Espèce d'épée dont la lame a une dent en forme de crochet.
[6] Voyez les médailles de Populonia en Étrurie.

Ici les cheveux de Méduse ne sont pas encore changés en serpens; elle n'a pas encore subi la punition que lui a infligée la vengeance de Minerve pour avoir reçu dans son temple les embrassemens de Neptune : mais l'artiste a fait pressentir, par la forme qu'il a donnée à cette chevelure épaisse, la métamorphose qu'elle va éprouver.

Le revers de cette médaille représente un cheval bridé et marchant, dont les formes sont nobles et élégantes. Nous avons vu plus haut que le cheval était un type propre à la Thessalie : on voit par le frein que porte celui-ci qu'il a été dompté.

D'autres médailles de cette ville, et surtout celles de la plus ancienne fabrique, représentent des hommes domptant des chevaux et des taureaux, ou combattant des centaures. Ces monumens viennent à l'appui de ce que disent les historiens des mœurs des premiers habitans de la Thessalie. Sur ces anciennes médailles l'inscription est quelquefois rétrograde, et on lit ΙϘΑΛ. Sur les autres, où le nom de la ville se trouve entier, on lit ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ avec un seul Σ; cependant les auteurs l'ont écrit avec deux.

Presque toutes les médailles de Larisse sont d'un beau travail, et représentent des chevaux libres, en course, ou paissant.

AMBRACIE.

Ville d'Epire.

Tête de femme voilée et couronnée de laurier.

℞. AM. *Commencement du mot* AMBPAKIΩTAN. *Un Obélisque orné d'une bandelette, le tout dans une couronne de laurier.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVI. Tom III. pag 346.

AMBRACIE,

VILLE DE L'ÉPIRE.

Dans le court séjour que fait Anacharsis en Épire, il ne s'arrête qu'à Ambracie [1], dont nous donnons ici une médaille d'argent [2].

La tête voilée et couronnée de laurier que l'on voit sur cette médaille est sans doute celle d'une prêtresse; et, comme l'oracle de Dodone avait une grande réputation, et qu'on venait en Épire le consulter de toutes les parties de la Grèce, il est probable que cette femme voilée est une des trois prêtresses chargées d'annoncer les décisions de l'oracle.

Le revers représente un monument pyramidal, auquel les habitans d'Ambracie attachaient sans doute quelque importance, et qui nous est entièrement inconnu. Eckhel en fait une borne, Pellerin un obélisque : mais les bandelettes dont il est orné annoncent un objet d'une petite dimension, et semblable à un autel. Les lettres qui se lisent dans le champ sont les initiales du nom de la ville.

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 36, t. 3, p. 346.
[2] Pl. 31, médaille du cabinet du Roi.

Ambracie était située sur le fleuve Aréthon [1], qu'une médaille de bronze de cette ville [2] représente avec la face humaine, les cornes et les oreilles d'un bœuf. Nous verrons plus loin le fleuve Achéloüs représenté de la même manière [3].

Cette ville fut la résidence des rois d'Épire, et en particulier de Pyrrhus, qui régna environ 276 ans avant J. C., et dont les médailles sont admirables. On y remarque surtout le superbe caractère de tête que l'artiste a donné au Jupiter Dodonéen [4]. Il est surprenant de trouver l'art aussi avancé dans un pays presque barbare.

[1] Polybe le nomme ainsi ; Strabon le nomme *Arachtus*.

[2] Mionnet, Descript. de méd., t. 2, p. 51, n.° 45 ; et Recueil de planches, pl. 71, n. 8.

[3] Pellerin dit qu'on peut trouver extraordinaire de voir la tête du fleuve Achéloüs sur une médaille de la ville d'Ambracie, qui était située sur le fleuve Aréthon : mais pourquoi ne pas y voir ce dernier? Plusieurs fleuves ont été représentés de la même manière par les anciens, et beaucoup de médailles et de monumens en offrent des exemples.

[4] Voyez Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 64, n.° 23.

LEUCADE.

Ville de la Presqu'île du même nom.

D'une vêtue de la Stola, *tenant* l'Acrostolium, *ornement d'une proue de vaisseau, auprès d'elle un cerf. Le tout dans une couronne de laurier.*

℞. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ. *Proue de vaisseau, dans le champ le monogramme* ΔΡ *et le mot* ΔΑΜΥΛΟΣ, *nom d'un magistrat.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVI. Tom. III. pag. 357.

LEUCADE,

PRESQU'ILE SUR LA CÔTE DE L'ACARNANIE.

Nous arrivons avec Anacharsis[1] à cette presqu'île célèbre par le séjour de Sapho, et par ce rocher surnommé *le Saut de Leucade*, du haut duquel on se précipitait dans la mer pour éteindre les feux de l'amour. Aucun monument ne rappelle cette particularité.

Leucade était autrefois une presqu'île que l'on isola en creusant une plage basse et étroite, par laquelle elle tenait à la terre ferme[2].

Les médailles de Leucade ont, presque toutes, les attributs des villes maritimes. Sur celle que nous donnons ici[3] on voit Diane, reconnaissable au cerf qui est à ses pieds. Elle tient de la main droite l'acrostole : c'est Diane protectrice des ports. On ne voit pas toujours cette déesse avec une tunique courte et rattachée par une ceinture ; ce vêtement convient à Diane chasseresse : mais les anciens l'ont représentée tantôt *succincta*, tantôt *discincta*, c'est-à-dire tantôt en robe courte, tantôt en robe flottante, comme nous la voyons

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 36, t. 3, p. 357.
[2] D'Anville, Géographie ancienne, t. 2, p. 252.
[3] Pl. 32, médaille d'argent du cabinet du Roi.

ici. C'est une différence qui ne doit pas échapper aux artistes. La figure est élevée sur un piédestal, ce qui peut faire penser qu'elle est l'imitation d'une statue que cette déesse avait dans l'île de Leucade. Le champ de la médaille est entouré d'une couronne de laurier[1], ornement que l'on rencontre fréquemment, et qui entoure la composition avec grâce.

La proue de vaisseau que l'on voit au revers est très-ornée et d'une forme solide, Deux ailes qui la décorent sont le symbole de la rapidité. L'acrostole s'élève élégamment, et trois pointes de fer en saillie menacent les vaisseaux qui viendraient l'attaquer. Un artiste qui voudrait représenter la scène que décrit Anacharsis près du promontoire de Leucade trouverait ici un modèle pour les bâtimens dont il faudrait couvrir la mer. Dans le champ de la médaille on lit les mots ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ, ΔΑΜΥΛΟΣ. Le premier est le nom du peuple, le second celui du magistrat Damyle. Quant au monogramme composé des lettres AP., il faudrait, pour l'expliquer, être dans le secret du monétaire qui a fabriqué cette médaille.

[1] Selon la description de M. Mionnet, c'est une couronne de pavots; mais la feuille de cette plante est découpée et beaucoup plus grande que celle-ci. D'ailleurs, le pavot est consacré à Cérès, et non pas à Diane.

On voit sur quelques médailles de Leucade une lyre [1]. Elle se trouve au revers de la tête d'Hercule, et pourrait rappeler que le culte de ce demi-dieu était associé à celui des Muses, dont il était souvent le conducteur : mais elle est probablement relative au culte de l'Apollon de Leucade, en l'honneur duquel se célébrait la fête que décrit Anacharsis [2], et qui avait un temple sur le haut du promontoire.

« On aperçoit de loin, dit Virgile [3], les sommets de la montagne de Leucate, qui se perdent dans les nues, et le temple d'Apollon, redouté des navigateurs. »

Il faut distinguer, par les caractères du travail et par les sujets qui y sont représentés, les médailles des villes qui portent le même nom, quoique situées dans des contrées différentes.

Eckhel a publié [4] une médaille qu'il attribue, d'après Hunter, à la ville de *Leuca*, dans la Calabre. On y voit une tête de femme et une chouette. On trouve la chouette sur les médailles de Tarente, et il paraît que la ville de *Leuca*

[1] Eckhel, Doctr. numor. t. 2, p. 186.

[2] Voyage d'Anacharsis, t. 3, p. 357.

[3] *Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis*
Et formidatus nautis aperitur Apollo.

VIRGIL. lib. 3, v. 274.

[4] Doctr. num. t. 1, p. 144.

n'en était pas éloignée, d'après ce vers de Lucain : « *Et l'antique Tarente, et les rivages so-* « *litaires de Leuca*[1]. » Il y avait encore une ville du nom de *Leucas* dans la Cœlésyrie; elle était située près du fleuve *Chrysorrhoas*, dont le nom est placé sur ses médailles. Ses habitans joignaient au nom de *Leucadiens* celui de *Claudiens*, qu'ils prirent en mémoire des bienfaits qu'ils avaient reçus de l'empereur Claude. Ils ont représenté sur leurs médailles, entre autres types, la déesse Astarté, qui était née à Tyr, et que l'on honorait dans la Syrie.

Enfin nous trouvons dans la Décapole *Leucas-Abila*, dont les médailles ont pour type Hercule et une grappe de raisin. Pellerin[2] étend fort au long ses conjectures sur le double nom de cette ville; il suppose que le plus ancien était *Abila*, nom commun à plusieurs villes de ce pays; que celui de *Leucas* lui fut donné par des Grecs Leucadiens qui l'habitaient, et cela, en raison de la ressemblance que cette ville avait avec celle de Leucade en Acarnanie, par sa position voisine de quelques rochers ou montagnes de pierres blanches.

[1] *Antiquusque Taras, secretaque littora Leucæ.*
Lib. 5, vers. 376.

[2] Supplément au Recueil de Méd. p. iij.

ACARNANIE.

Province de la Grèce.

ΛΥΚΟΥΡΓΩΣ. *Nom d'un magistrat. Tête jeune, avec un col, des cornes et des oreilles de taureau, probablement celle du fleuve* Achéloüs *qui borde cette contrée.*

℞. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ. *Apollon assis sur un trône et tenant son arc. Dans le champ le monogramme.* Ꝑ.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVI. Tom. III pag. 360.

ACARNANIE,

PROVINCE DE LA GRÈCE.

Le fleuve Achéloüs sépare l'Acarnanie de l'Étolie[1]. Il prend sa source au mont Pindus, et se rend dans la mer vis-à-vis des *Échinades*, petites îles qui sont presque unies au continent. Le dieu de ce fleuve est célèbre dans la mythologie par son combat avec Hercule[2]. Voici comment Déjanire fait son portrait dans la tragédie des *Trachiniennes*[3] :

« J'avais pour amant le fleuve Achéloüs, qui, « sous trois formes différentes, venait me de- « mander à mon père, tantôt sous l'aspect d'un « taureau superbe, tantôt sous celui d'un ser- « pent à longs replis tachetés, tantôt enfin avec « le corps d'un homme et la tête d'un bœuf : des « torrens d'eau vive sortaient de sa barbe touf- « fue, ainsi que d'une source abondante[4]. »

C'est sous la forme d'un taureau à tête humaine qu'Achéloüs est représenté sur les médailles de l'Acarnanie[5]. Sur celle dont nous

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 36, t. 3, p. 360.
[2] Ovid. Métamorph. chant 9, fab. 1.
[3] Sophocl. Trachin. scène 1.
[4] Traduction de Rochefort.
[5] Pl. 33, médaille d'argent du cabinet du Roi.

donnons ici la figure, il est jeune et imberbe; mais sur d'autres médailles, il a une barbe touffue, comme la dépeint Déjanire.

C'est une fort belle allégorie des anciens de représenter sous la forme d'un taureau un fleuve impétueux, dont l'onde bruyante imite dans sa course de longs mugissemens. A cette forme animale se joint la figure humaine : l'association de la force et du génie est indiquée par ce mélange de deux natures, et fait voir que ce n'est point un taureau ordinaire, mais qu'il a quelque chose de divin. La corne que lui arrache le fils d'Alcmène, et qui devient la corne d'abondance, désigne la fécondité que procure un fleuve aux pays qu'il arrose.

Les fleuves sont plus souvent représentés sur les médailles comme des taureaux à tête humaine[1] que de la manière dont Sophocle dépeint Achéloüs. C'est le Minotaure que l'on voit avec un corps humain et une tête de taureau sur les médailles de Cnosse en Crète[2], et sur celles d'Athènes, où il est représenté vaincu par Thésée[3].

Cependant toutes les représentations de tau-

[1] Voyez les médailles d'Agyrium, de Catane, et de Géla en Sicile.
[2] Suprà, pag. 85.
[3] Mionnet, Descript. de méd., t. 2, p. 265, n.° 52.

reaux à face humaine ne sont pas des symboles de fleuves, et le savant Eckhel émet cette opinion dans sa Dissertation sur les médailles de la Campanie[1]. Il pense que l'on peut y voir Bacchus surnommé *Hébon*.

Plusieurs auteurs anciens ont fait mention de l'usage où l'on était dans quelques pays d'adorer Bacchus sous la forme d'un taureau; et les artistes, pour faire sentir que ce taureau avait quelque chose de divin, lui donnaient une figure humaine.

C'est ainsi que l'on voit, sur des monumens qui représentent l'enlèvement d'Europe, Jupiter sous la forme d'un taureau, mais qui a conservé les traits du maître des dieux.

Le revers de notre médaille représente Apollon assis, tenant son arc, dont il vient de se servir pour lancer une flèche. Il rappelle le culte célèbre de l'Apollon *Actiaque*, ainsi nommé de la ville d'Actium en Acarnanie, où Auguste gagna contre Antoine et Cléopâtre la fameuse bataille qui lui assura l'empire du monde. Aussi voulut-il en consacrer le souvenir sur ses médailles[2]. Il éleva un temple au dieu,

[1] Doctrina num. t. 1, p. 129.

[2] Sur une médaille d'or de l'empereur Auguste, on voit Apollon debout, en habit de joueur de cythare, et la légende ACT. IMP. X. *V*. Mionnet, De la Rareté des Médailles romaines, p. 73. L'Apollon

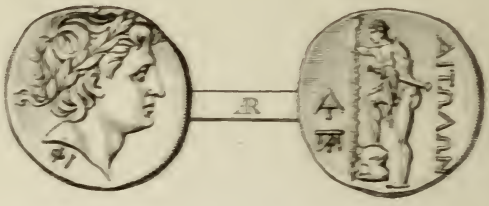
et fonda en son honneur les jeux actiaques, qui se célébraient tous les cinq ans. Properce [1] décrit ce temple. « Auguste, dit-il, vient d'ouvrir le « riche portique d'Apollon. » Et, après l'avoir décrit, il ajoute : « On voit enfin, entre sa mère « et sa sœur, le dieu Pythien lui-même, vêtu « d'une longue robe; il semble chanter des vers « en jouant de la lyre. »

Le mot ΛΥΚΟΥΡΓΩΣ est le nom d'un magistrat qui s'appelait *Lycurgue*, comme le législateur des Lacédémoniens.

Actiaque est encore représenté sur une médaille de la famille Antistia, avec la légende APOLLINI ACTIACO.

[1] *aurea Phœbi*
Porticus à magno Cæsare aperta fuit.
.....
Deindè inter matrem Deus ipse, interque sororem,
Pythius in longâ carmina veste sonat.

Liv. 2. El. 23, v. 1 et 15.



ÉTOLIE.

Province de la Grece.

Tête laurée, peut être celle d'Aetolus ΦΙ.

R. ΑΙΤΩΛΩΝ. Deux monogrammes indiquant des noms de magistrats. Un héros appuyé sur un baton noueux, et le pied sur un rocher. Il porte une épée et le chapeau de voyageur.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVI Tom. III pag. [illegible]

ÉTOLIE,

PROVINCE DE LA GRÈCE.

Les Étoliens jouèrent un assez grand rôle sous les derniers rois de Macédoine. Ce fut toujours un peuple guerrier. Le voisinage de la mer leur donna le goût et la facilité de s'exercer à la piraterie ; et ils conservèrent long-temps, dit Anacharsis[1], les restes de leur ancienne barbarie. Leur origine remonte aux temps héroïques, et on leur donne pour fondateur *Etolus*, dont on voit, selon les uns, la tête sur les médailles de l'Étolie; selon d'autres, c'est celle de Méléagre[2]. Sur le revers de plusieurs de ces médailles on a représenté le sanglier de Calydon[3].

La médaille dont nous donnons la figure[4] présente d'un côté une tête jeune, couronnée de lauriers.

L'on voit au revers un homme qui a le pied droit posé sur un rocher; de la main droite

[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 36, t. 3, p. 360.

[2] Cette tête a tous les caractères d'un portrait, et non pas ceux d'une tête idéale. Beger (*Observ. in num. ant.*) a eu tort de la prendre pour celle d'Apollon.

[3] Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 87, n.° 6.

[4] Pl. 34, médaille d'argent du cabinet du Roi.

il tient un long bâton noueux, et sur son dos est attaché le chapeau de voyageur. Son épée est sous son bras gauche, qui est appuyé sur sa cuisse. Toute l'attitude est celle d'un homme qui se repose après un long voyage, et qui semble avoir trouvé un endroit pour se fixer. Ce héros peut être Étolus, qui, après avoir tué le fils de Jason, fut obligé de fuir du Péloponèse, et se réfugia sur les bords du fleuve Achéloüs, dans cette contrée, qui, de son nom, fut appelée *Étolie*.

Sur les autres médailles dont nous venons de parler, et qui représentent le sanglier de Calydon, on voit du côté de la face une tête jeune, coiffée du *pileus* ou chapeau de voyageur. Eckhel la prend pour une tête de femme, et M. Mionnet la nomme *tête d'Atalante*. Cependant nous ne lui trouvons ni le caractère ni la coiffure d'une tête de femme, et nous pensons que c'est celle de Méléagre, vainqueur du fameux sanglier.

MÉGARE.

Ville principale de la Mégaride.

Tête d'Apollon, ou de Mégare son fils qui passoit pour être le fondateur de cette ville.

℞. ΜΕΓΑΡΕΩΝ. *Le Trépied d'Apollon, à qui les habitans de Mégare rendoient un culte particulier.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVII. Tom. III. pag. 364.

MÉGARE,

VILLE PRINCIPALE DE LA MÉGARIDE.

Apollon et le trépied qui lui est consacré sont des types qui conviennent parfaitement à la ville de Mégare, dont la fondation est attribuée à Mégarée, fils de ce dieu[1]. Apollon lui-même vint aider Alcathoüs à en relever les murs; il posa sa lyre sur une pierre qui, depuis ce temps, rendait des sons harmonieux aussitôt qu'on la touchait. Ovide raconte cette tradition en parlant du siége de Mégare par Minos :

Une tour s'élevait, antique citadelle,
Où, déposant sa lyre, Apollon autrefois
Rendit le mur sonore émule de sa voix.
La fille de Nisus, long-temps avant la guerre,
Pour en tirer les sons que lui rendait la pierre,
Se plaisait à monter à la tour des remparts.[2]

La Mégaride avait été soumise aux Athéniens, et secoua bientôt leur joug pour former une

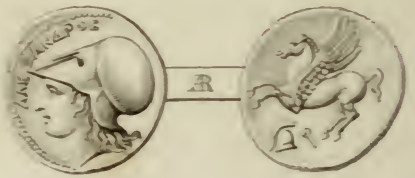
[1] Voyage d'Anacharsis, chap. 37, tom. 3, p. 364.
[2] Ovid. Métamorph. liv. 8, §. 1, trad. de Saint-Ange.

Regia turris erat vocalibus addita muris,
In quibus auratam proles latoïa fertur
Deposuisse lyram : saxo sonus ejus inhæsit.
Sæpè illuc solita est ascendere filia Nisi ;
Et petere exiguo resonantia saxa lapillo,
Tùm cùm pax esset : bello quoque sæpè solebat
Spectare ex illâ rigidi certamina Martis.

alliance avec les Lacédémoniens. Il reste sur une de ses médailles des traces de son ancienne union avec l'Attique : on y voit une tête de Minerve, et au revers la chouette[1]. Les autres médailles attribuées à la ville de Mégare[2] ont presque toutes des symboles maritimes, tels qu'une proue de navire et des dauphins. Cette ville était, à la vérité, dans le continent ; mais elle était voisine du port de Nisée, qu'elle possédait, et par lequel elle faisait le commerce de mer.

Il y avait encore une ville de Mégare dans la Sicile, à laquelle on pourrait attribuer les médailles que nous venons de citer : selon Strabon, c'était une colonie des Mégaréens de l'Attique : mais le travail de ces médailles n'est point assez beau pour qu'on les attribue à la Sicile. Celle dont nous donnons ici la figure[3] est d'un bon style, et digne d'une ville dont les artistes avaient pour modèles des sculptures exécutées par Praxitèle et Scopas[4].

[1] Gessner, Num. pop. tab. 44, fig. 17, p. 295.
[2] Pellerin, Recueil de médailles, tom. 1, p. 150, pl. 23.
[3] Pl. 35, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[4] Pausanias, lib. 1, cap. 43.



CORINTHE.

Capitale de la Corinthie, dans le Péloponese.

Tête casquée de Minerve ; et le mot ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ, nom d'un magistrat.

R. Le Cheval Pégase, un casque et le caractère Ϙ. Lettre initiale du mot Corinthion.

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVII Tom III pag 375.

CORINTHE,

CAPITALE DE LA CORINTHIE, DANS LE PÉLOPONÈSE [1].

Le désir que l'on éprouve de connaître les traits d'un grand homme fait souvent que l'on croit les retrouver sur un monument d'après le moindre indice qui flatte cette juste curiosité. Il serait facile de penser que l'on a sur cette médaille [2] l'image d'Alexandre-le-Grand ; son nom y est écrit en entier devant une tête jeune casquée : mais le Pégase que l'on voit au revers est connu pour le type de la ville de Corinthe; et la lettre, qui est un K d'ancienne forme, est l'initiale du nom de cette ville. Comme il ne serait pas présumable que la seule ville de Corinthe eût frappé des monnaies avec la figure et le nom d'Alexandre, il faut penser que la tête est celle de Minerve, et le nom celui d'un magistrat de Corinthe. On pourrait cependant avoir une raison de penser que cette tête est celle d'Alexandre; c'est que les Corinthiens envoyèrent des députés au vainqueur de l'Orient pour lui offrir le droit de cité dans leur ville, honneur

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 37, t. 3, p. 375.
[2] Pl. 36, médaille d'argent du cabinet du Roi.

qu'ils n'avaient jusqu'alors accordé qu'à Hercule, et qu'Alexandre accepta, flatté de la comparaison[1].

La monnaie qui portait pour empreinte le cheval Pégase, dit Pollux[2], était nommée, à cause de cela, πῶλος, *poulain, petit cheval.* C'est ainsi, dit encore cet auteur, que les monnaies d'Athènes avec la tête de Pallas s'appelaient κόραι, *vierges.*

La belle exécution de ces monnaies de Corinthe a fait présumer qu'elles avaient été fabriquées dans la Sicile; et pendant long-temps elles furent classées, dans les cabinets, avec celles de Syracuse.

On ne saurait songer à cette ville si célèbre dans l'antiquité sans se rappeler la fameuse Laïs: mais il ne faut pas s'imaginer que l'on puisse retrouver ses traits sur les médailles. On n'aurait pas accordé à une courtisanne un honneur que l'on refusait aux héros, aux philosophes, aux souverains même, et qui n'était réservé qu'aux dieux.

L'ancien nom de Corinthe était *Éphyra.* Virgile[3] nomme *Ephyreia æra* l'airain de Corinthe.

[1] Seneq. de Beneficiis, lib. 1, ch. 13.
[2] Onomast. l. 9, c. 6, §. 76.
[3] Virgil. Georgic. 2, vers. 264.

ACHAÏE.

Province de la Grèce dans le Péloponèse.

Tête de Jupiter, couronnée de laurier. ΘΡΑCΥΛΕ ΩΝ, Thrasyléon, *nom d'un magistrat.*

℞. X. *Monogramme composé des lettres* A X, *initiales du mot* ΑΧΑΙΩΝ. *Trois autres monogrammes et le foudre, le tout dans une couronne de laurier. Pièce frappée pour la ligue Achéenne.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVII. Tom. III. pag. 407.

ACHAÏE,

PROVINCE DE LA GRÈCE DANS LE PÉLOPONÈSE [1].

La ligue achéenne se forma quand les peuples impatiens voulurent secouer le joug des tyrans et la tyrannie des factions. Aratus de Sicyone, homme dont le génie égalait les vertus, encouragea cet élan, et une alliance noble et ferme en fut le fruit. Non-seulement les villes qui formèrent cette confédération se lièrent par l'amitié, mais elles eurent les mêmes lois, les mêmes poids, les mêmes mesures, et les mêmes monnaies [2]. La médaille d'Achaïe, dont on voit ici la figure [3], est un monument de cette ligue. Elle n'est pas d'un travail parfait; mais la tête de Jupiter est d'un assez beau caractère, et ressemble à celle des médailles de la Thessalie. Le nom de *Thrasyleon*, magistrat, se lit derrière la tête de Jupiter. Sur le revers, le foudre du maître des dieux est associé avec les monogrammes et les lettres initiales des villes qui composaient cette confédération achéenne, d'autant

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 37, t. 3, p. 407.
[2] Polyb. Hist. l. 2, ch. 37.
[3] Pl. 37, médaille d'argent du cabinet du Roi.

plus admirable, que les hommes se liguent plus rarement pour le bien. Une couronne qui les entoure semble s'opposer à leur désunion, et le foudre de Jupiter paraît menacer de la vengeance céleste la ville qui manquerait aux lois de cette sainte alliance.

Les médailles de l'Achaïe proprement dite sont rares; on en trouve peu en argent. Sur celles de bronze on voit la tête de Jupiter, celle de Pallas, et le mot ΑΧΑΙΟΣ ou ΑΧΑΙΩΝ. Les médailles d'argent de *Patras* ressemblent, pour la fabrique, à celles de la ligue achéenne, dont nous venons de donner la figure. On voit sur une d'elles la tête de Jupiter, sur une autre celle de Vénus.

Sur les médailles d'*Ægium*, ville de l'Achaïe, on lit le mot ΗΜΙΟΒΕΛΙΝ, *demi-obole*.

Cette particularité est remarquable, attendu que l'on ne trouve presque jamais sur les monnaies des Grecs la désignation de leur valeur.

EURYDICÉE.

Ville de l'Elide.

Tête voilée d'une Reine, ou d'une Prêtresse.

℞. ΕΥΡΥΔΙΚΕΩΝ. *Un Trépied.*

Voyage d'Anacharsis, Chap. XXXVIII Tom. III. pag. 418.

EURYDICÉE,

VILLE DE L'ÉLIDE[1].

Ce n'est que d'après une conjecture que l'on place dans l'Élide une ville de ce nom. Strabon[2] ayant parlé d'un bois sacré situé dans ce pays, et portant un nom semblable, Eckhel[3] s'est cru autorisé, d'après Pellerin[4], à y mettre la ville d'*Eurydicium*, ou Eurydicée, que l'on suppose fondée en l'honneur de l'épouse d'Orphée. La tête de femme que l'on voit sur cette médaille[5] serait celle d'Eurydice. Le trépied du revers rappelle le culte d'Apollon, dont Orphée était fils. Le savant Visconti a pensé que l'on pouvait attribuer cette médaille à une des princesses de Macédoine qui ont porté le nom d'*Eurydice*, et qu'une ville d'Eurydicée a existé dans la péninsule de Pallène, près de Cassandrée[6].

L'Élide fournit très-peu de médailles : on n'en connaîtrait point encore d'autonomes, en argent,

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 38, t. 3, p. 418.
[2] L. 8, p. m. 532.
[3] Doctr. num. t. 2, p. 269.
[4] Médailles de peuples et de villes, t. 1, p. 116, pl. 18, n.° 1.
[5] Pl. 38, médaille de bronze du cabinet du Roi.
[6] Iconographie grecque, t. 2, p. 78.

de cette contrée, si l'on ne venait de lui attribuer celles que l'on avait jusqu'alors placées à *Faleria*, ville d'Étrurie, mais dont le beau travail et la riche matière annoncent qu'elles ont été frappées dans la Grèce. Ces médailles portent la tête de Jupiter ou son foudre, et au revers un aigle qui dévore tantôt un lièvre, tantôt un serpent. La tête de Junon, celle d'Apollon, s'y trouvent aussi. Le savant Eckhel pense que le mot ΦΑΛΕΙΩΝ est mis sur ces médailles pour ΗΛΕΙΩΝ, *des Éléens*[1].

Il est singulier que nous n'ayons pas de médailles de la ville d'Olympie, si célèbre par sa statue de Jupiter, chef-d'œuvre de Phidias, et l'une des merveilles du monde, et par ses jeux, auxquels on accourait de toutes les parties de la Grèce.

[1] Voyez sa dissertation à ce sujet, Doctrina num. t. 2, p. 264.

MESSÉNIE.

Contrée du Péloponèse.

Tête de Jupiter.

R. ΜΕΣ. *Commencement du mot* ΜΕΣΣΗΝΙΩΝ *Un trépied,* ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΑΣ, Apollonidas, *nom d'un magistrat: le tout dans une Couronne de Laurier.*

Voyage d'Anacharsis. Chap. XL. Tom. IV. pag. 23.

MESSÉNIE.

PROVINCE DE LA GRÈCE DANS LE PÉLOPONÈSE[1].

Les médailles de cette contrée ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'Achaïe, que nous venons de voir. Elles sont petites, peu épaisses, et d'un travail qui n'a rien de remarquable, quoiqu'il ne soit pas de mauvais goût.

La tête que l'on voit sur notre médaille[2] est celle de Jupiter *Ithomates*, qui avait ce nom du mont *Ithome*, et en l'honneur duquel on célébrait des fêtes que l'on nommait *Ithomées*[3].

La ville de Messène était située sur cette montagne, et ressemblait en cela à celle de Corinthe, qui, élevée sur le haut d'un mont, était de même entourée de murs et défendue par une forte citadelle. C'est pourquoi Démétrius de Pharos conseillait à Philippe V, roi de Macédoine, de s'emparer de ces deux villes, s'il voulait soumettre le Péloponèse. « Vous tiendrez ainsi, lui disait-il, « la vache par les deux cornes[4]. »

[1] Voyage d'Anacharsis, ch. 40, t. 4, p. 23.
[2] Pl. 39, médaille d'argent du cabinet du Roi.
[3] Pausanias. Messen. cap. 9.
[4] Strabon, liv. 8, p. 361.

Non-seulement les médailles de la Messénie portent la tête du Jupiter *Ithomates*, mais la figure entière de ce dieu se voit sur une médaille de bronze, où il est représenté tenant le foudre de la main droite, et son aigle sur le poing gauche. Il a près de lui un trépied [1].

Le trépied seul occupe le revers de beaucoup de médailles de la Messénie. Ici, il est entouré des lettres initiales de la ville, et du nom du magistrat *Apollonidas*. Le tout est dans une couronne de laurier. Ce trépied est tout-à-fait semblable à celui que nous venons de voir sur la médaille d'Eurydicée.

On voit aussi sur une autre médaille la figure d'Esculape, dont la famille possédait autrefois de petits états en Messénie, et dont les enfans et les petits-enfans ont leurs tombeaux dans cette contrée [2].

[1] Mionnet, Descript. de méd. t. 2, p. 209, n.° 9.
[2] Voyage d'Anacharsis, ch. 40, t. 4, p. 64.

FIN DU PREMIER VOLUME.